



THÉÂTRE

Avignon ou choisir le risque, la création et le partage

Page E 3

CINÉMA > Une épopée sur la Chine déchirée de la fin des années 1930 Page E 7

CULTURE

Depuis mercredi, jour de son 75^e anniversaire, le Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) propose une captivante traversée de l'histoire humaine. Pour l'occasion, l'institution s'est offert le luxe de puiser dans le vaste domaine couvert par les collections du Musée du Louvre. Il résulte de l'entreprise un échantillon raisonné proposant une fenêtre ouverte sur un des plus grands musées du monde.

PATRICK CAUX

Québec - Le musée invité n'a pas besoin de présentation. Avec ses huit départements (ayant chacun la taille et les moyens d'un musée respectable), ses 2000 employés, ses kilomètres de galeries et ses collections comptant plus de 400 000 œuvres, couvrant 5000 ans d'histoire — parmi lesquelles on trouve certains des plus grands trésors de l'humanité —, la simple réputation de cette institution mythique fait déjà converger les foules vers Québec.

Naturellement, les grandes stars de la maison ne sont pas du voyage. Pas de *Vénus de Milo*, pas de *Radeau de la Méduse*, pas de *Joconde* (même si, à quelques jours de l'ouverture, cette dernière se trouvait déjà sur une panoplie d'objets promotionnels — certains aussi hétéroclites que des aimants, de très chics serviettes de table en papier et même, le fin du fin, une jolie paire de gougounes vert fluo, dont le motif de la semelle permet de laisser sur le sable un élégant *I Love Monna* — livrés expressément du Louvre pour garnir la boutique du MNBAQ).

Mais qu'à cela ne tienne, on ne

l'histoire du Louvre, pousse les huit départements de l'institution à travailler de concert. Ainsi, avec des pièces provenant des collections des antiquités égyptiennes, des antiquités grecques, étrusques et romaines, des antiquités orientales, des arts de l'Islam, des objets d'art, les sculptures, des peintures et des arts graphiques, on propose aux visiteurs un tour d'horizon

complet des collections du Louvre.

C'est à Line Ouellet, directrice des expositions et des publications scientifiques au MNBAQ, en compagnie de son homologue, Geneviève Bresc-Bautier, conservateur général, chargé du département des Sculptures pour le musée du Louvre, qu'est revenu l'insigne privilège de sélectionner les 274 œuvres qu'on retrouve à Québec.

Rapidement, les concepteurs se sont butés à question de la lecture de l'exposition: comment donner un sens à des pièces aussi disparates dans le temps, l'espace et la forme

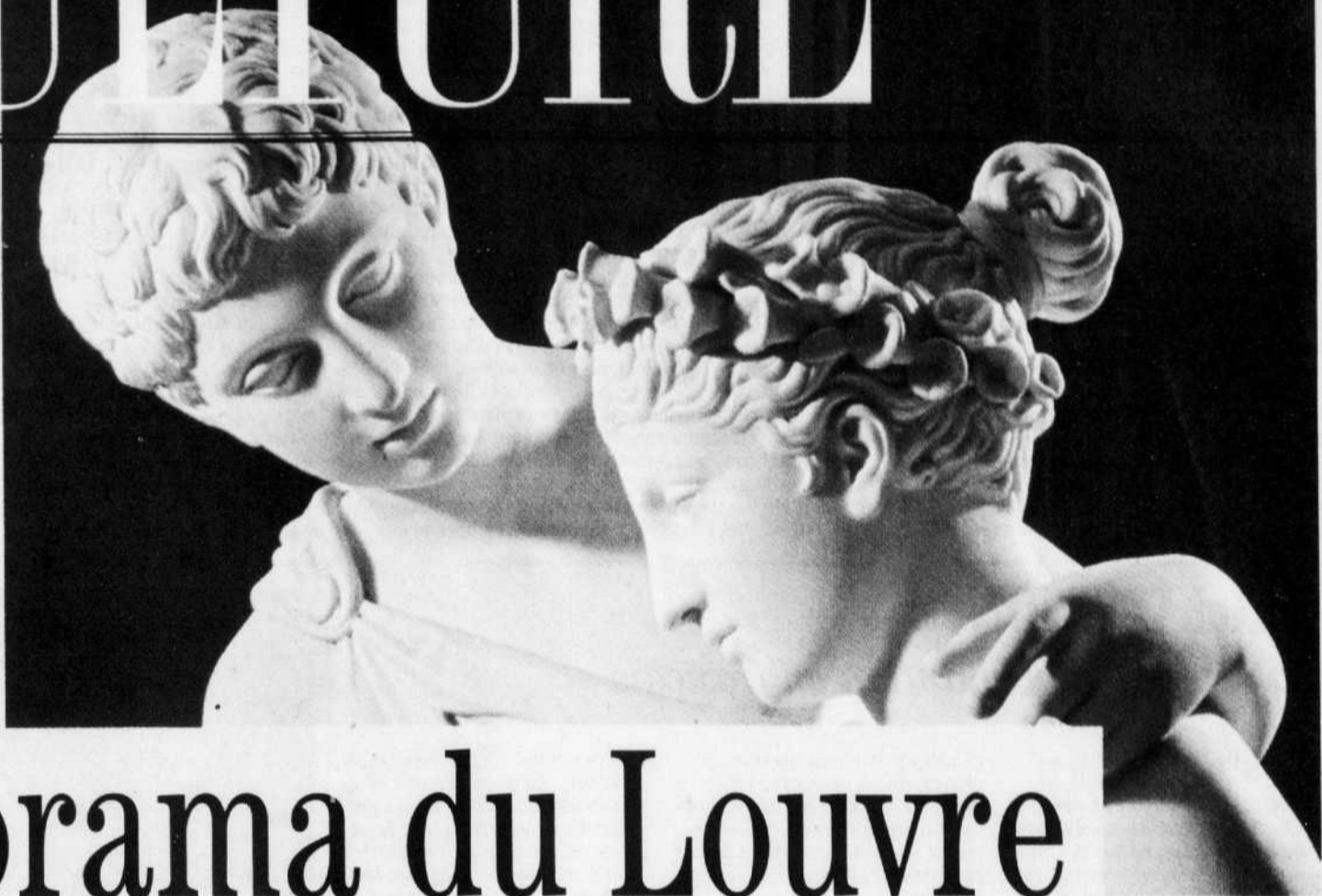
que des statuaires égyptiens, des vases grecs et des dessins réalisés sous Louis XV?

Lors d'une visite de presse à Paris à la fin du mois d'avril, l'équipe du Louvre a expliqué à un groupe de journalistes que la solution à cet épineux problème était venue des pratiques muséologiques québécoises. Pour rompre avec la tradition classique reposant sur un cloisonnement strict entre les périodes et les civilisations, l'équipe du MNBAQ a élaboré une approche thématique utilisant comme fil conducteur le lien étroit qu'entretiennent les hommes avec l'art.

Un tout nouveau dialogue

Et la proposition fait mouche. En regroupant les artefacts, œuvres et objets d'art sous quatre grands thèmes («aimer et mourir», «apprendre et œuvrer», «habiter et embellir» et, finalement, «célébrer et se divertir»), les concepteurs sont parvenus non seulement à reproduire «l'expérience du Louvre», mais ils ont également permis à des pièces de se rencontrer pour une première fois. Ce faisant, les œuvres ont entamé un tout nouveau dialogue, dépassant les frontières du temps et de l'espace.

VOIR PAGE E 2: LOUVRE



Panorama du Louvre

Avec *Le Louvre à Québec. Les arts et la vie*, le MNBAQ s'offre un magnifique cadeau pour célébrer ses 75 ans.



Jean-Pierre Cortot, *Daphnis et Chloé*, salon de 1827. Marbre, 153 x 81 x 82,5 cm. Musée du Louvre, département des sculptures

© MUSÉE DU LOUVRE / PIERRE PHILIBERT

Une exposition à la fois intelligente et inspirante, présentant des pièces issues des huit départements du plus important musée de France

se rendra pas au Musée du Québec cet été pour sa boutique (si ce n'est pour se procurer le catalogue, très bien fait, où l'on trouve des textes pertinents, rédigés par les principaux conservateurs du Louvre), ni pour espérer voir les icônes du musée français, mais bien pour plonger dans une exposition à la fois intelligente et inspirante, présentant des pièces issues des huit départements du plus important musée de France.

Muséologie du Nouveau Monde

Le projet de recevoir le Louvre à Québec naît en 2003, alors que les directeurs généraux de chacun des musées, Henri Loyrette et John R. Porter, conviennent de collaborer en pure amitié pour souligner les fêtes du 400^e anniversaire de la ville. On projette alors une exposition tournant autour d'œuvres réalisées sous Henri IV, souverain régnant en France lors de la fondation de Québec.

Du concept initial plutôt modeste, le projet a rapidement évolué pour devenir l'ambitieux *Louvre à Québec. Les arts et la vie*. Ambitieux par le nombre de pièces présentées, mais surtout par la nature même de l'exposition qui, pour une deuxième fois seulement dans

Karkwatson, atomes crochus

Les deux groupes Karkwa et Patrick Watson fusionnent pour trois soirs prometteurs



Mishka Stein, Robbie Kuster et Louis-Jean Cormier

PHILIPPE PAPINEAU

Ils se connaissent bien, s'aiment beaucoup, se ressemblent pas mal... et s'assembleront complètement, pour trois soirs seulement. Les quatre musiciens du groupe Patrick Watson et les cinq de Karkwa s'offrent une petite parenthèse dans leur parcours respectif pour joindre leurs armes et assouvir de nouveau ce fantasme musical où fusionneront les langues et les musiques. Le résultat? Appelez-le Karkwatson.

On dit «de nouveau» parce que cette heureuse réunion s'est déjà produite l'an dernier, à Winnipeg. Plus précisément à Saint-Boniface, de l'autre côté du pont Provencher,

dans le cadre du Festival du voyageur. Jim Corcoran les avait alors réunis, et une partie de ce résultat a même déjà été diffusée à Artv, à l'émission *Pour un soir seulement*. Sur scène, les neuf musiciens y jouaient leurs pièces et celles des nouveaux alliés en totale symbiose, créant par le fait même du jamais entendu.

Assis sur un vieux sofa de son local de répétition, Louis-Jean Cormier, le chanteur de Karkwa, se tourne vers Robbie Kuster, le batteur et percussionniste de Patrick Watson, et confirme que c'est là que tout a commencé. «On avait tous les poils dressés sur les bras, avoue Robbie, dans un excellent français. Depuis ce moment-là, on

voulait rejouer ensemble. On s'était tellement amusés...»

Mais comme Karkwa enregistrait son nouvel album — *Le Volume du vent*, paru en avril — et que Patrick Watson parcourait le monde, une nouvelle communion était plutôt improbable. En cette mi-juin 2008, toutefois, Watson et sa bande se posent au Québec pour préparer un nouveau disque, tandis que Karkwa n'a pas encore commencé la tournée de concerts prévue pour faire découvrir son nouveau-né. Les astres s'alignent donc de nouveau, pour notre plus grand bonheur.

Le courant passe

Entre les deux formations, il y a plusieurs atomes crochus, musica-

lement autant qu'humainement. La plupart des musiciens se sont d'ailleurs déjà croisés ici et là. Dans le groupe de Diane Tell, en 2005, et dans le Large ensemble — un collectif jazz. Plus récemment, Patrick Watson a chanté sur *Le Volume du vent* et Robbie Kuster a joué sur le premier disque de David Marin, réalisé par... Louis-Jean Cormier. Puis Cormier vient de réaliser un disque-hommage à Gaston Miron, ou son collègue François Lafontaine et Kuster étaient musiciens.

«On partage les mêmes influences, dit Louis-Jean Cormier. Avec Karkwa, on est plus rock, mais tout le côté

VOIR PAGE E 2: KARKWATSON

CULTURE

Montevideo, P.Q.



ODILE TREMBLAY

L'autre jour, la comédienne et dramaturge Julie Vincent m'a écrit comme on lance une bouteille à la mer. Elle voulait parler de ses créations qui s'étirent entre l'Amérique du Nord et l'Amérique latine. En français ici, en espagnol là-bas, toutes frontières abattues.

— Explique-moi ça!
On a pris rendez-vous à la Moulerie, côté terrasse, dans la fraîcheur et le soleil. Son débit était rapide, ses mots sautaient du coq à l'âne. Elle semblait si ravie de s'épancher. « Ça n'intéresse pas tant de monde, tu sais, le partage des cultures! »

— Moi, si!
D'autant plus que le rapport Bouchard-Taylor venait de surfer sur nos deux pulsions cardinales: le spasme du repli identitaire et le vertige de l'ouverture au monde. Difficile à réconcilier, ça!

Pas pour plusieurs artistes qui ont choisi d'être Québécois et citoyens du monde. De Robert Lepage aux forces montantes de l'Underground, ils n'ont guère attendu les conclusions du rapport pour emprunter la voie du choc des cultures. La planète rétrécit tout le temps. Ça prend aujourd'hui de longues antennes. Ils en ont, Julie aussi.

« Pour moi, l'identité, c'est davantage un mouvement qu'une chose fixe », explique-t-elle, en laissant son esprit s'envoler vers l'Uruguay avant de repartir en sens contraire. « La peur de l'autre est un vieil héritage de la Grande Noireur. »

Quatre séjours, qu'elle a faits à Montevideo, en Uruguay, depuis 2003. Ce petit pays tampon entre l'Argentine et le Brésil a subi la dictature militaire de 1973 à 1985 et sa population a la mémoire longue.

Julie y a suivi les traces du héros de sa dernière pièce, *Le Portier de la gare Windsor*, un Uruguayen émigré à Montréal. Là-bas, elle a vécu une histoire d'amour avec les gens, les artistes, la belle capitale baroque.

Le Portier de la gare Windsor marie deux sociétés, jongle avec les espaces-temps, à coups de flash-back sur les mémoires collectives à porter.

Les lieux qu'on adopte nous adoptent à leur tour. De fil en aiguille, sa pièce précédente, *La Robe de mariée de Gisèle Schmidt*, fut montée en espagnol dans un théâtre de Montevideo, publiée aussi là-bas aux éditions Trilce. *Le Portier de la gare Windsor* a été présenté en atelier théâtral public, avec l'appui d'artistes uruguayens. Des membres de sa compagnie théâtrale, Singulier Pluriel, sont venus travailler à ses côtés. Julie dirigeait tout le monde en espagnol.

Drôle de fille, à la fois discrète et omniprésente. Elle va et vient dans notre paysage dramatique depuis une trentaine d'années, tantôt sous les projecteurs, tantôt dans les coulisses. À l'écriture aussi. Ou tout en même temps.

On l'a vue sur les planches interpréter Shakespeare, Michel Tremblay ou Tchekhov, camper au cinéma

l'inoubliable femme violée de *Mourir à tue-tête* d'Anne-Claire Poirier. Les téléphages l'ont suivie dans le feuilleton *Virginie*.

Mais la Julie Vincent qui explore des voies personnelles, sans financement ou presque, par conviction, en cherchant les réconciliations interculturelles, celle qui lit Fernando Pessoa autant que Claude Gauvreau et qui dirige la compagnie de théâtre Singulier Pluriel, celle qui se penche sur des trajectoires d'immigrants, m'apparaît fascinante entre toutes.

Elle avance en tâtonnant vers des réalités parallèles, loin des feux de la rampe et des médias. Rien pour être invitée à *Tout le monde en parle*. Une vraie démarche d'authenticité.

À l'origine du *Portier de la gare Windsor*, la rencontre d'un immigré dans un café de Montréal. Un homme étrange et raffiné qui lisait du Rainer Maria Rilke en allemand. « Je suis un architecte, mais considérez-moi comme un vagabond », lui a-t-il lancé.

Il avait fui en 1973 Montevideo lors du coup d'État militaire de 1973, parlait cinq langues. Il évoqua son premier hiver québécois vécu en creusant des canalisations dans le sol gelé. Mais le poème *Speak White* de la Québécoise Michèle Lalonde apposé sur son réfrigérateur l'aidait à tenir le coup.

« Comment nait-on vagabond dans ma ville? Quelle est sa blessure? », s'est demandé Julie, avant de plonger, de questionner, de fouiller, de voir du pays, d'étudier l'histoire de l'Uruguay. En 2003, elle pondait cette pièce pour huit acteurs et trois musiciens. Les fantômes de jeunesse du héros à Montevideo, les traumatismes des années noires y côtoient la littérature québécoise décou-

verte en exil, comme le magnifique *Beauté baroque* de Claude Gauvreau que son personnage traduit en espagnol.

— À Montevideo, ils ont monté aussi des pièces de Michel-Marc Bouchard et de plusieurs dramaturges québécois. Nos cultures s'influencent mutuellement.

Eloigné de Montréal, Montevideo? Pas tant que ça. « L'indifférence des gouvernements face à la création expérimentale, l'allégeance aux valeurs commerciales sont les mêmes, avec des artistes qui s'engagent à corps perdu, là comme ici. Mais à Montevideo, l'imagination est une question de survie artistique. Des directeurs de théâtre squattent des lieux insolites, des pharmacies, un musée, un café, en secouant l'héritage omniprésent de la dictature. »

Elle évoque les trésors de débrouillardise à déployer en Uruguay quand l'argent manque, mais trouve presque plus difficile de monter au théâtre *Le Portier de la gare Windsor* en français à Montréal que là-bas.

Quand même, sa pièce devrait être publiée chez nous à l'automne aux Éditions de la Pleine Lune. Faut pas désespérer!

J'ai regardé Julie Vincent repartir avec ses projets, ses hantises, ses liens à tisser. Elle semblait la preuve vivante que l'ouverture aux autres cultures enrichit forcément et n'arrache à personne son identité.

Des gens de toutes origines déambulaient un peu plus loin, rue du Parc. J'ai éprouvé soudain la folle envie de découvrir les parcours cachés derrière le secret de leurs visages...

otremblay@ledevoir.com

KARKWATSON

Patrick Watson chantera en français

SUITE DE LA PAGE E 1

planant, c'est vraiment ça qui nous relie. Et c'est aussi étonnant de voir à quel point les membres des Watson et de Karkwa ont le même tempérament. » Paraît donc que les bassistes Martin Lamontagne et Mishka Stein sont plutôt réservés, que les deux batteurs Stéphane Bergeron et Robbie sont les gentils garnements, que les guitaristes Cormier et Simon Angell sont de connivence et que les pianistes François Lafontaine et Patrick Watson ont des façons de faire très similaires.

Ne reste que le percussionniste de Karkwa, Julien Sagot, qui se lie-

ra sans peine à la section rythmique de ce concert. « Elle va avoir un gros apport, assure Robbie Kuster. En tout, il y a un marimba, deux batteries, un set de percussions et un vibraphone. Nous, on aime appeler ça le Steamship... le Karkwatson Steamship! »

Pour les trois concerts prévus — le 12 juin au Grand Théâtre à Québec et les 13 et 14 juin au National à Montréal —, les neuf musiciens de l'alliance Karkwatson se gardent bien de tout planifier au millimètre près. « Ça va être un terrain de jeu, à la limite un laboratoire », explique Louis-Jean Cormier.

Les chansons sont tout de même déjà choisies, et chaque

groupe connaît bien le répertoire de l'autre. Au menu, Patrick Watson chantera en français, et plusieurs titres inédits seront interprétés. « Comme les gars de Patrick Watson commencent à faire leur prochain disque, ils ont pas mal de matériel nouveau, explique Cormier. Nous, on vient de sortir un album, mais François et moi, on fait tout le temps de nouvelles chansons, alors on va piger là-dedans. Et il y en a une que j'ai écrite en pensant à Karkwatson, elle est vraiment faite pour le show. »

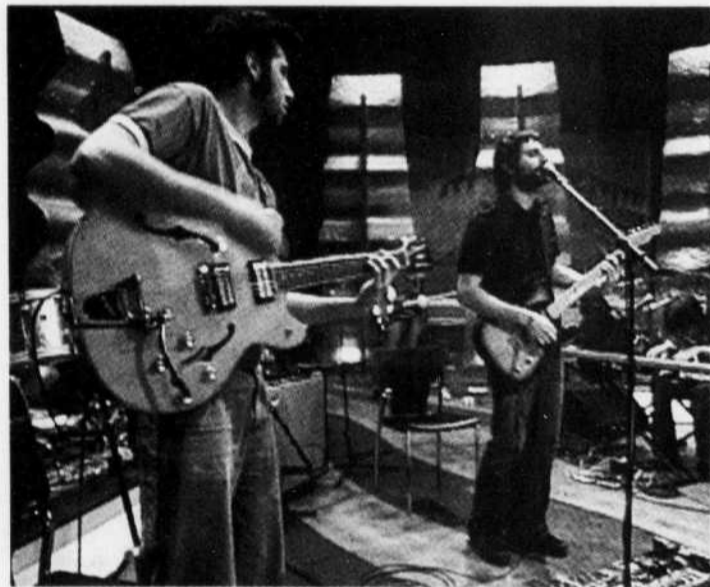
La nouvelle entité n'aura que deux petits jours de répétition avant le premier concert. Casse-gueule, la fusion? « Ça ne sert à rien de se mettre à paniquer, notre métier, c'est d'être musiciens, rassure Louis-Jean Cormier. On a beau jouer au Grand Théâtre de Québec, on va y jouer comme si on était à L'Escogriffe », une toute petite salle de la rue Saint-Denis, à Montréal.

Pour que cette expérience survive au-delà de ces trois soirs, les concerts seront enregistrés, dans le but de faire paraître un album live. Déjà, les deux maisons de disques de Karkwa et de Patrick Watson sont en discussion. « On va enregistrer, on va mixer, et on va voir à quoi ça ressemble, dit Cormier. Si ce n'est pas bon, on ne le sort pas, mais si c'est bon, je ne veux pas voir quel qu'un nous freiner. »

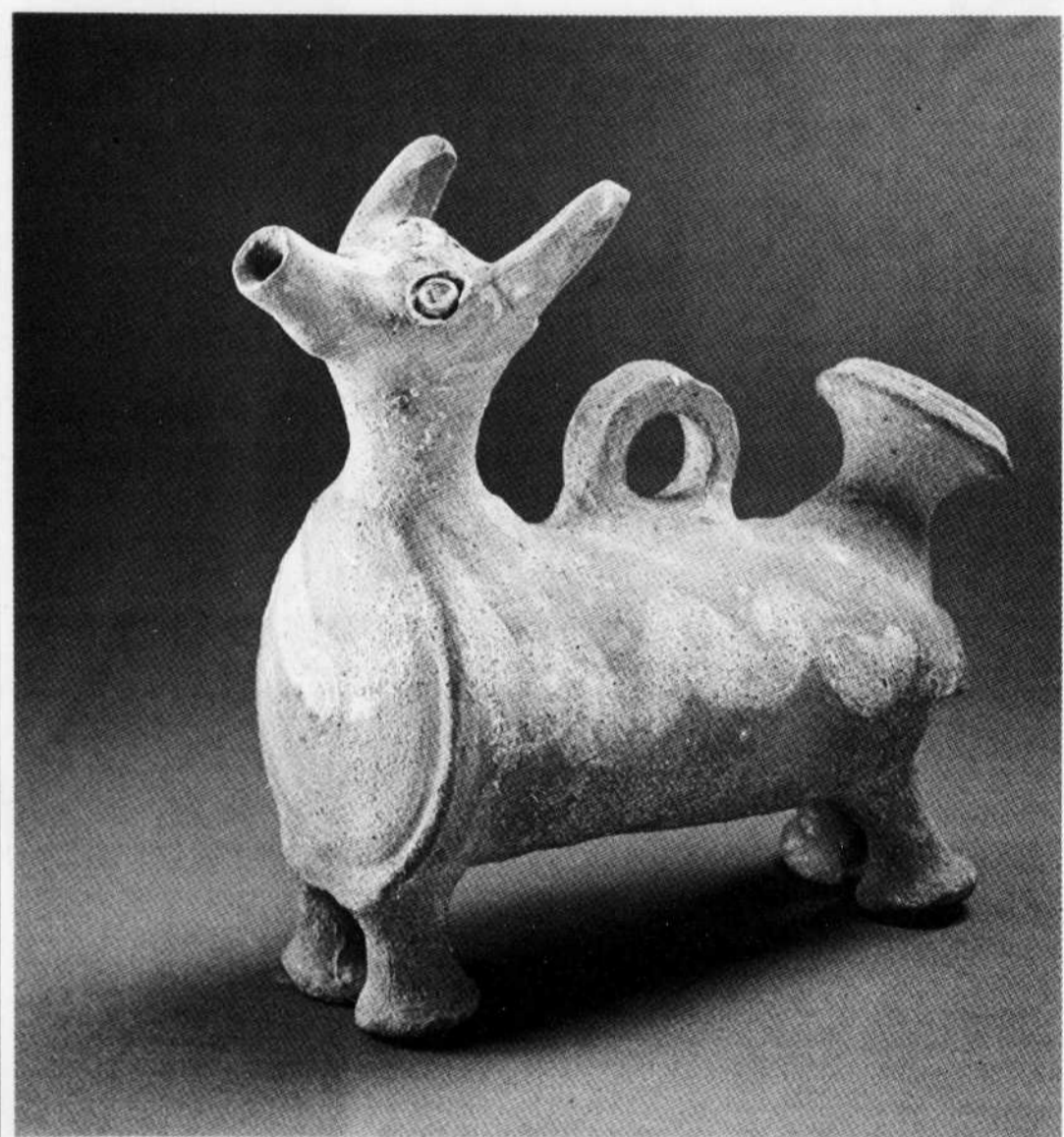
Le Devoir

KARKWATSON

Le 12 juin au Grand Théâtre de Québec, 28,50 \$
Les 13 et 14 juin au National, à Montréal, 25 \$



Les guitaristes Louis-Jean Cormier et Simon Angell, qui jouent respectivement avec Karkwa et Patrick Watson, ont l'intention de produire un disque à partir de leur spectacle *Karkwatson*.



Rhyton en forme de taureau, 1^{er} moitié du 1^{er} millénaire avant J.-C.

© MUSÉE DU LOUVRE / RAPHAËL CHIPAUT

LOUVRE

SUITE DE LA PAGE E 1

Dans les trois salles consacrées à l'exposition, les conservateurs — soutenus par la scénographie pertinente de Denis Alison — ont ainsi multiplié les pistes de lecture en faisant se côtoyer des œuvres et des objets d'art regroupés par leur parenté thématique.

Pensons ici seulement à la section consacrée aux couples et à la mort. À quelques mètres de distance, on y trouve des représentations sublimes d'époux devant l'éternité. Malgré la différence de techniques et d'approches entre l'Antiquité égyptienne, le Moyen-âge et la Renaissance, on est frappé par la persistance à travers les époques de la nature de l'émotion provoquée par la confrontation entre l'amour et le trépas.

Parmi la sélection impressionnante des œuvres présentées, il faut noter au passage la qualité excep-

tionnelle de celles provenant du département des Arts de l'Islam. Profitant de la fermeture temporaire de cette section pour rénovations, le MNBAQ a eu la chance de recevoir des pièces maîtresses, qui ne quittent normalement pas le Louvre. Parmi elles, mentionnons de magnifiques céramiques architecturales produites sous l'Empire ottoman et, surtout, l'incomparable vase dit Barberini, une œuvre tout simplement envoûtante...

Collaborateur du Devoir

LE LOUVRE À QUÉBEC. LES ARTS ET LA VIE.

Au Musée national des beaux-arts du Québec Jusqu'au 26 octobre 2008

PALAIS M()NTCALM



12 JUIN 14h00

L'ENSEMBLE ARION

PERLES DU RÉPERTOIRE BAROQUE

Du bonheur à l'état pur!

Les plus belles et vives interprétations d'oeuvres baroques

PRIX : 35,00\$ - prix jeunesse : 12,50\$

taxes incluses - frais de services en sus pour tous les tarifs

418 641-6040 • 1 877 641-6040
www.palaismontcalm.ca

Grand partenaire
BANQUE NATIONALE

leSoleil

Québec

FIDÉLISÉS
LABOUR 2008
VILLE DE QUÉBEC

Hydro Québec

présente

festival Orford 2008

FORFAIT REPAS-CONCERT
À L'AUBERGE DU CENTRE D'ARTS ORFORD
Forfait « Repas et concert professionnel » : 52\$ p.p.
Forfait « Repas et concert de la relève » : 20\$ p.p.

CONCERT PROFESSIONNELS
pour 3, 6, 12 ou tous les concerts :
obtenez de 10 à 25% de rabais

BEAUX CONCERTS DE LA RELÈVE
Passeport 8 concerts : 25\$
Passeport 20 concerts : 50\$

DU 20 JUIN AU 16 AOÛT 2008
www.arts-orford.org

3165, chemin du Parc, Orford (Québec)
billetterie@arts-orford.org | T 819 843-3981
1 800 567-6155 (sans frais au Canada)

LA PARTNER ALLIANCE QUÉBÉCOISE
American Airlines
centres d'arts orford

CULTURE

THÉÂTRE

Choisir le risque, la création et le partage

De passage au Québec, le codirecteur du Festival d'Avignon, Vincent Baudriller, parle du concept d'« artiste associé »

MICHEL BÉLAIR

Comme par hasard, il est né en 1968. Et il sait pertinemment comment fonctionne un festival de théâtre puisqu'il est arrivé en Avignon (à l'invitation de Bernard Faivre d'Arcier) avec le mandat de créer une structure de production propre à l'événement: c'était en 1993 et il avait 25 ans. Mais, surtout, depuis 2004, Vincent Baudriller codirige l'un des plus prestigieux festivals de la planète Théâtre, avec Hortense Archambault qui, elle, pourtant plus jeune encore, a été administratrice d'Avignon de 1999 à 2003. Les deux complices se connaissent bien.

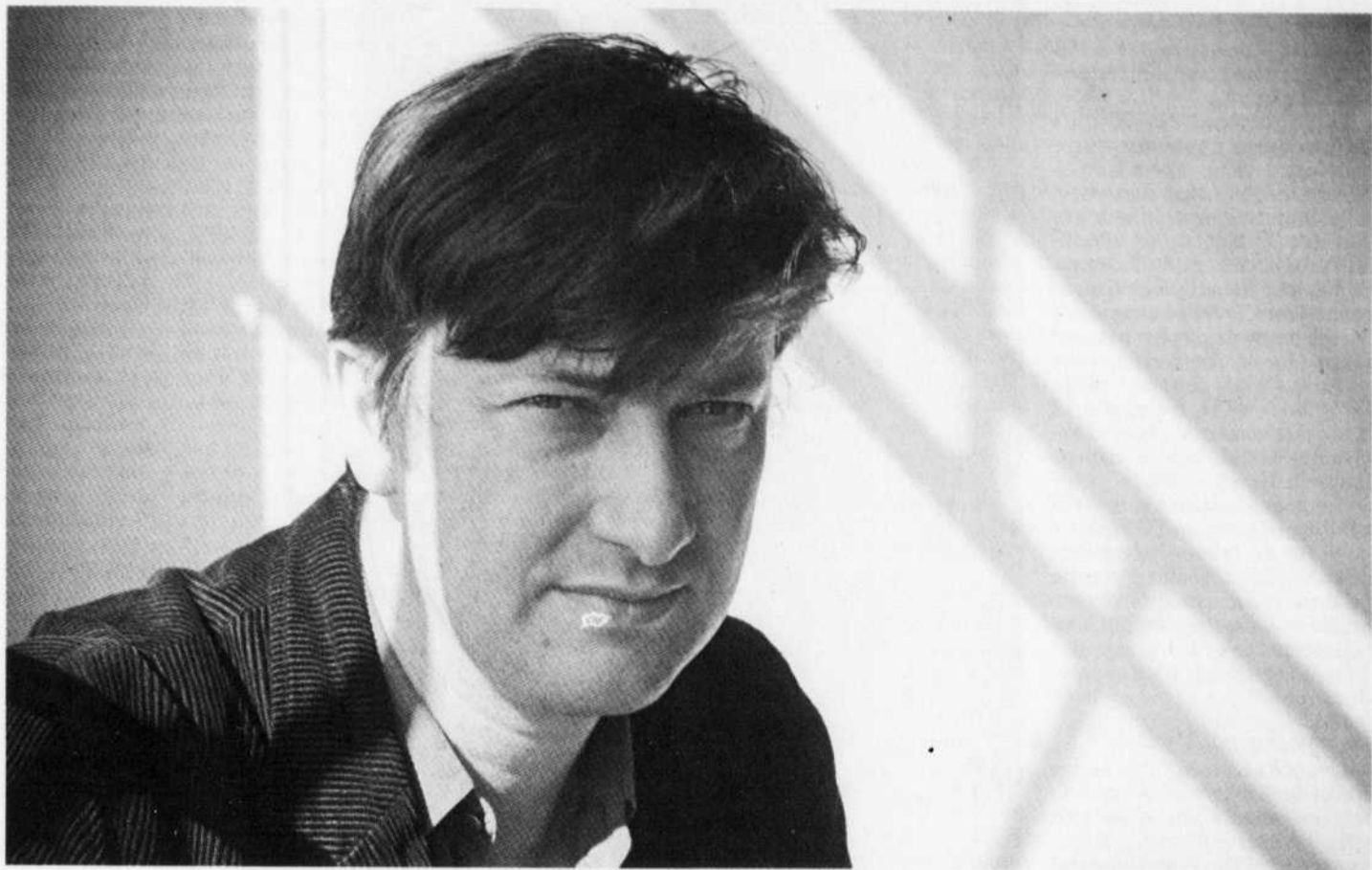
Si Baudriller est ici, c'est précisément en raison de l'une des nouveautés qu'ils ont apporté tous deux au festival: le concept d'artiste associé. En fait, il en est déjà à son deuxième voyage au Québec, depuis que l'on sait que Wajdi Mouawad sera l'artiste associé du festival, l'an prochain...

Avignon... Depuis sa fondation par Jean Vilar, en 1947, le festival s'est imposé comme un rendez-vous incontournable des amateurs de théâtre: au moins une fois dans sa vie, bien avant de «voir Rome et mourir», il faut avoir assisté à un spectacle dans la Cour d'honneur du Palais des papes, sous les étoiles... S'il était plutôt modeste au début, ce festival accueille maintenant chaque année, pendant trois semaines, en juillet, de 100 à 150 000 spectateurs qui assistent à plus de 300 représentations d'une quarantaine de productions différentes, dans une vingtaine de salles pouvant accueillir de 50 à 2000 personnes (dans la Cour d'honneur, bien sûr). Avignon est devenu «hénarisme»!

Le festival roule sur un budget de 10 millions d'euros, qui génère des retombées directes de plus de 23 millions sur la ville et sa région immédiate. Et cela, bien sûr, sans même faire allusion à l'autre festival d'Avignon, le Off, gigantesque lui aussi et qui ouvre ses portes à des centaines de spectacles saupoudrés un peu partout à travers la ville et ses environs...

Mais comme se plaît à le souligner Vincent Baudriller, la réputation d'Avignon ne s'explique pas seulement par la beauté saisissante des lieux ou par l'offre de spectacles absolument ahurissante que l'on y trouve, mais d'abord et surtout parce que, même s'il draine des foules énormes, ce festival a toujours favorisé la création.

«Depuis l'après-guerre, le Festival d'Avignon fait en quelque sorte partie



Pour Vincent Baudriller, «le Festival d'Avignon fait en quelque sorte partie de l'histoire collective et de l'héritage culturel de tous ceux pour qui le théâtre est important».

de l'histoire collective et de l'héritage culturel de tous ceux pour qui le théâtre est important. C'est que dès le départ, Vilar, qui a connu des succès populaires extraordinaires à Avignon avec le TNP, a su faire évoluer l'événement en cessant d'y occuper tout l'espace avec sa compagnie et en invitant des metteurs en scène et des créateurs qui faisaient bouger les choses; puis le festival a continué à se développer en multipliant les lieux de spectacle à l'intérieur comme à l'extérieur de la ville et en se donnant des structures plus solides. À travers tous ces développements réussis, ses directeurs ont toujours veillé à l'inscrire dans l'axe de la création et du risque, oui, mais aussi en insistant sur le partage avec le public. Les débats y sont souvent mémorables: tout le monde parle théâtre à Avignon. Le Festival est un événement populaire et la ville entière est un théâtre! Il y a des rencontres et des discussions partout avec les artistes, des débats, des conférences, la chaîne France Culture... Et puis nous sommes arrivés en 2004, Hortense et moi, avec ce concept de l'artiste associé...»

En 2008, pour la première fois, le

festival s'offre deux artistes associés: le metteur en scène et plasticien italien Romeo Castellucci et la comédienne Valérie Dréville, moins connue ici. C'est elle qui inaugure le festival avec le rôle d'Ysé, l'héroïne du *Partage de midi*, de Claudel, dans une sorte de mise en scène collective transplantée en pleine campagne, dans la carrière de pierre blanche de Boulbon. Quant à Castellucci, il profite d'Avignon, où il a plusieurs fois suscité des discussions passionnantes, pour revenir à Dante et à *La Divine Comédie* avec trois spectacles présentés en trois lieux et atmosphères différents: *l'Enfer* dans la grande Cour d'honneur; *le Purgatoire* à Châteaublanc, en pleine campagne, et *le Paradis* à l'église des Célestins.

Mouvance et résonance

C'est le metteur en scène allemand Thomas Ostermeier qui inaugure la «série artiste associé» en 2004, donc; mais c'est surtout par

Jan Fabre, l'année suivante, que vient la controverse à la suite des tendances plutôt extrémistes à l'époque de la démarche du créateur néerlandais, dont les échos se font entendre jusque dans nos pages. Le chorégraphe d'origine yougoslave Josef Nadj, en 2006, puis le metteur en scène français Frédéric Fisbach, l'an dernier, suivront. Et cette année, comme chaque année, la programmation du festival se situe dans «la résonance» des œuvres de l'artiste associé, comme l'explique Vincent Baudriller.

«Nous discutons beaucoup avec l'artiste associé dans l'année qui précède sa venue en Avignon. Nous venons chez lui, partageons l'espace du voyage et parlons de tout: de ce qu'il est, de ce qu'il fait, de ce qu'il aime, de ce qu'il lit, de ce qu'il passionne, des gens et des démarches qui l'inspirent... Les spectateurs se font d'ailleurs remettre un petit livre contenant l'une de ces discussions lorsqu'ils retirent leurs billets [...] Tout cela en vue de

nous faire une idée de la fenêtre de création qui est la sienne, de la mouvance dans laquelle il s'inscrit. Dans le cas de Wajdi Mouawad, par exemple, nous avons discuté ensemble au Liban tout autant que dans les rues de Montréal qui l'ont vu devenir le créateur qu'il est maintenant. Et comme je l'ai fait avec lui en novembre, je vois des spectacles à Carrefour et au FTA et je rencontre des œuvres et des gens d'ici dont il m'a parlé.» Ce qui n'implique pas nécessairement que l'on verra des ar-

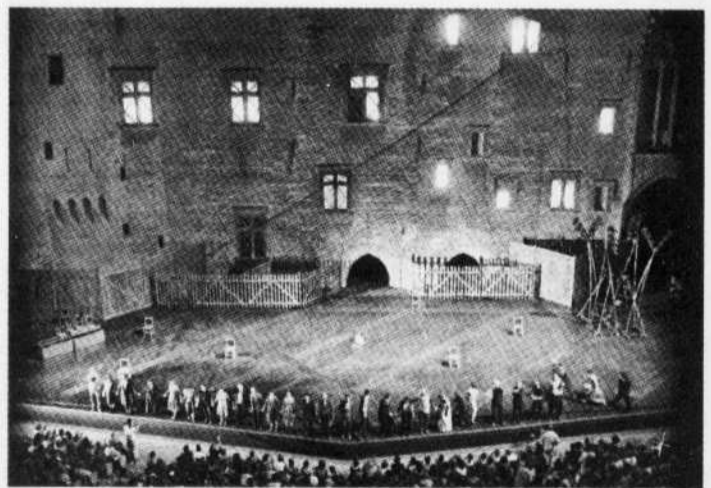
tistes québécois en Avignon à l'été 2009, mais on peut penser que le risque que cela arrive est plus élevé qu'à l'habitude...

C'est donc à partir de tout cela que les deux codirecteurs établissent ensuite leur programmation. Baudriller donne pour exemple «la mouvance» de l'univers de Frédéric Fisbach (en 2007) et de celui de Castellucci cette année.

Pour Fisbach, le mot et le texte sont des données fondamentales du spectacle; c'est un homme «qui met en scène des écritures». Ce qui a donné lieu, par exemple, à un travail de Frank Castorf sur Céline et à une création d'un texte de Navarina au Palais des papes. Par contre, les habitués du FTA se souviendront que les pièces de Romeo Castellucci ont l'habitude de s'inscrire dans l'espace scénique sans faire beaucoup appel au texte mais en mitraillant plutôt le spectateur d'images et de références plastiques à des créateurs en arts visuels. «L'univers de Castellucci pose des questions sans donner de réponses et débouche sur l'énigme et le mystère, conclut Baudriller. On verra rapidement de cette année reflète tout cela assez clairement.»

N'empêche qu'il est plutôt rare qu'un «événement culturel ouvert au plus grand nombre», comme Vincent Baudriller se plaît à définir Avignon, investisse dans l'audace et le risque. C'est précisément ce que l'on fait en s'inspirant de la «résonance» de chaque créateur associé plutôt que de donner une sorte de thème annuel au festival. La recette est audacieuse, certes, mais elle permet chaque fois une programmation complètement différente, toujours potentiellement éclatée et riche des démarches les plus audacieuses. N'est-ce pas là la grâce que l'on se souhaite?

Le Devoir



La Cour d'honneur du Palais des papes, à Avignon

SAISON 2008-09
25^e anniversaire

L'ORCHESTRE DE CHAMBRE
I MUSICI
 DE MONTREAL
 YULI TUROVSKY

Abonnez-vous!
 Des premières mondiales, des incontournables du répertoire et des artistes réputés.

Richard Raymond
 Idwer Alvarez
 Franklin de Lima
 José Stanek
 Edgar Fruitier
 Alexandre Marine

Renseignements :
 514 982-6038 ou imusici.com

Commanditaire principal de la saison 2008-2009

Info690

Hydro Québec
LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET
 30 ANS

DU 21 JUIN AU 31 AOÛT 2008
 (Tous les concerts sont présentés à 20 h 30 à moins d'avis contraire)

LES AVANT-GOÛTS DU FESTIVAL

SAMEDI 14 JUIN À 20H00
 La Musique de chambre pour cuivres
ENSEMBLE DE CUIVRES DU DOMAINE FORGET
 Direction : JAMES WATSON, trompette
 Solistes : ALAIN TRUDEL, trombone et GAIL WILLIAMS, cor

VENDREDI 20 JUIN À 20H00
 La Musique de chambre
GRAND ENSEMBLE DE VENTS
 JACQUES ZOON, DENIS BLUTEAU et CAROLYN CHRISTIE, flûtes, LARRY COMBS, JEAN-FRANÇOIS NORMAND et MARIE PICARD, clarinettes, DIANE LACELLE et NORMAND FORGET, hautbois, RICHARD GAGNON et GUSTAVO NUÑEZ, bassons, GAIL WILLIAMS et GUY CARMICHAEL, cors, DENISE PÉPIN, piano
 Direction : HANSJÖRG SCHELLENBERGER

LE FESTIVAL INTERNATIONAL

SAMEDI 21 JUIN
 Les Grands Concerts
LES VIOLONS DU ROY
 BERNARD LABADIE, chef, Solistes NICOLE TROTIER et PASCALE GIGUÈRE, violons MARIE-ANDRÉE BENNY, flûte, ALEXANDRE THARAUD, piano
 La radio musicale de Radio-Canada célèbre les 30 ans du Domaine Forget

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Une délicieuse façon de découvrir le Domaine Forget!
 DANIEL MARCOUX, contrebasse et son trio | Jazz endimanché!
 Dimanche 15 juin (1^{er} service 10h30 et 2^e service 12h30)

ABONNEMENT AU FESTIVAL
 Économie de 15% à plus de 30% sur le prix régulier!
 Et plein d'autres avantages... Informez-vous!
 1 888-DFORGET (336-7438)
 www.domaineforget.com

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTREAL
 26 JUIN au 6 JUILLET 2008

La fête commence dans moins de 3 semaines!
 Plus de 150 concerts en salle!

PLEINS FEUX
 AL GREEN
 WOODY ALLEN AND HIS NEW ORLEANS JAZZ BAND
 29-30 JUIN

DIMANCHE 6 JUILLET
 15 h 30 et 19 h 30 SALLE WILFRID-PELLETIER - PIA
Battle of the Bands
 GLENN MILLER & TOMMY DORSEY
 DEUX ORCHESTRES LÉGENDAIRES S'AFFRONTENT SUR SCÈNE

LES NOCTURNES DU PAVILLON
 22 h 30
BELLY OF A DRUNKEN PIANO
 UN SPECTACLE SUR TOM WAITS
 26 JUIN AU 5 JUILLET
 AVEC STEWART D'ARRIETTA

CONCERTS INTIMES
 HARRY MANX
 LEWIS FUREY
 26 au 29 JUILLET
 3-4 JUILLET

EN VOIX
 HOUDINI
 ABBEY LINCOLN
 RICHARD THOMPSON
 2 JUILLET
 3 JUILLET

EN PRIMEUR
 LIGUE D'IMPROVISATION MUSICALE DE MONTREAL
 MELINGO
 2-3 JUILLET
 4-5 JUILLET

JAZZ DANS LA NUIT
 DAVID MURRAY
 BRAD MEHLDAU
 RENAUD GARCIA-FONS
 26 JUILLET
 27 JUILLET
 2 JUILLET

BILLETTERIE
 BILLETTERIE CENTRALE DU FESTIVAL
 514 982-6038 • 514 982-6038 • info@festival.com
 MÉTROPOLIS 51 rue Sainte-Catherine Est
 CARNAULT JUSTE POUR BIEN
 514 945-2222 • 514 799-7241 • info@carnauld.com
 GESB - CENTRE DE CRÉATIVITÉ
 514 961-4038 • 514 799-7241 • info@gesb.com

RENSEIGNEMENTS SUR LES CONCERTS AU
 MONTREALJAZZFEST.COM

514 971-0881
 1 888 815-0515
 info@Bell

Canal 5
 Info 690
 Mecklenburg
 CBC • Radio-Canada
 Québec

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

L'opéra à la caisse : trop beau pour être vrai ?

Universal a rassemblé en un coffret de 100 CD cinquante opéras célèbres; au prix auquel est vendue cette boîte imposante, l'acheteur paiera autour de 2,50 \$ l'opéra. Aubaine ou attrape-gogos ?

CHRISTOPHE HUSS

Si vous avez fréquenté le rayon classique d'un disquaire récemment, la chose n'a pu vous échapper: un coffret long comme l'avant-bras clame contenir «les 50 plus beaux opéras du monde» (c'est son titre) en 100 CD. Il est bien précisé aussi que la boîte contient des versions intégrales. Au début de son importation, le coffret a été vu à 99 \$. Comme l'essence, il a vite augmenté et est passé à 129 \$ plus récemment, ce qui reste pour le moins raisonnable puisque la création lyrique de Mozart, de Puccini, de Verdi et des autres est valorisée autour de 2,50 \$ l'ouvrage! C'est si beau qu'on pense tout de suite à mal. Y aurait-il un piège? Eh bien non, pas du tout: ce coffret est une aubaine.

La terre brûlée

Ce coffret résulte d'une mutation importante du marché du classique, dans lequel il est de plus en plus difficile de vendre la nouveauté d'un artiste à ce qu'on appelait dans le métier le «prix fort». Depuis cinq années environ, le consommateur est devenu friand de coffrets et de bonnes affaires. L'étiquette néerlandaise Brilliant Classics avait renflé ce changement de mode de consommation. En signant des licences avec divers éditeurs, Brilliant a proposé de gros coffrets à bas prix. L'un d'entre eux, l'intégrale des œuvres de Mozart en 170 CD à 100 euros (150 \$), est devenu un phénomène de société en France, puisqu'il a été vendu à plus de 200 000 exemplaires!

Le phénomène a nettement moins d'ampleur en Amérique du Nord, peut-être parce que le «prix nouveauté» a historiquement été bien plus bas, parfois presque moitié moins cher. Après avoir laissé la voie libre à Brilliant, les ex-majors du disque ont pris elles-mêmes les choses en main. On a vu par exemple de

gros coffrets Beethoven ou Schubert chez EMI, sans parler des deux récentes boîtes de 72 et 88 CD consacrées à Herbert von Karajan.

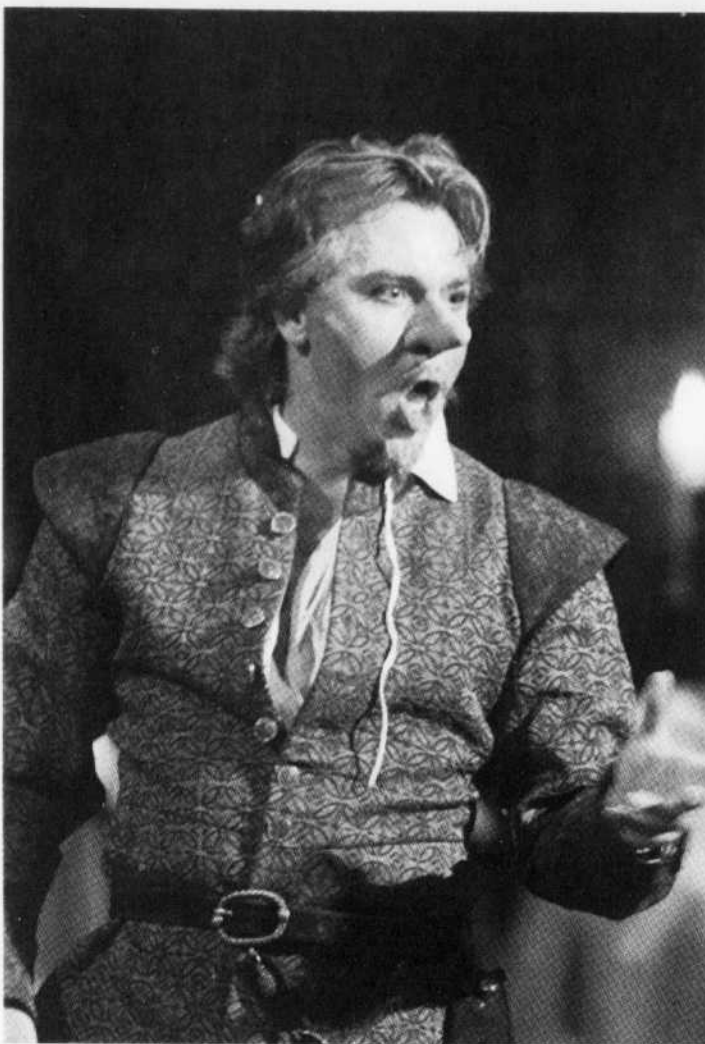
La publication des 50 plus beaux opéras du monde entre dans cette logique et peut faire office de mètre étalon du genre. Évidemment, il sera difficile ensuite pour Universal de vendre un enregistrement de *Tosca* ou de *Madame Butterfly* à 40 \$, mais, comme vous l'avez remarqué, les enregistrements d'opéra sont devenus une denrée rarissime, le marché s'étant tourné vers le DVD, ou, en CD, les ouvrages très rares, comme le récent *Tolomeo* de Haendel chez Archiv-Deutsche Grammophon.

Comment peut-on publier 100 CD d'opéra à ce prix? L'édition repose sur des enregistrements déjà amortis par l'éditeur et cette politique commerciale de la terre brûlée vise essentiellement à atteindre des objectifs de volumes de vente et à préserver des parts de marché.

La caverne d'Ali Baba

Le coffret *Les 50 plus beaux opéras du monde* compilé par la filiale française d'Universal est une vraie caverne d'Ali Baba. Il faut savoir tout d'abord qu'Universal est le leader du marché et peut puiser à la source des catalogues Deutsche Grammophon, Archiv, Decca et Philips. À cela s'ajoutent quelques sources ponctuelles précieuses, propriétés d'Universal: le catalogue Westminster pour la *Lucia di Lammermoor* légendaire de Beverly Sills et Carlo Bergonzi et, plus rare et aussi précieux, les catalogues français Vega ou Accord qui fournissent une *Mirille* de Gounod et une *Thais* de Massenet chantées par Renée Doria, ainsi qu'un *Werther* avec Albert Lance et Gabriel Bacquier. On est là dans l'incunabile, pas dans la vieillie.

Avec Deutsche Grammophon et Decca, qui tous deux possèdent souvent plusieurs versions d'un chef-d'œuvre, le choix est large. Globalement, nous avons ici les meilleures «secondes versions» puisées au gré de ces catalogues: *Orfeo* de Monteverdi de Jurgen Jürgens (et non de Gardiner); *Ariodante* de Haendel sous la direction de Leppard pour ne pas dévaloriser l'enregistrement Minkowski; le *Freischütz* de We-



MARC GINOT / OPÉRA NATIONAL DE MONTPELLIER
Roberto Alagna en *Cyrano de Bergerac*, une des belles «surprises» du coffret

ber par Jochum (et non Carlos Kleiber); *Salomé* de Strauss par Böhm plutôt que par Solti; *Aida* de Verdi par Abbado plutôt que sous la direction de Karajan.

C'est dans cette logique qu'on se retrouve avec le *Pelléas* d'Ansermet et Camille Maurane et quelques autres versions du début des années 60, comme les Puccini gravés par Renata Tebaldi (mais la *Tosca* est celle de Vishnievskaja) ou les Verdi de la Scala (*Traviata* de Scotto, dirigée par Antonino Votto; *Trouvère* de Tullio Serafin; *Bal masqué* de Gavazzeni). *l'Otello* est celui de Karajan avec Del Monaco en 1961. Il n'y a rien de mal à cela. Tous les mélomanes quadragénaires ou quinquagénaires ont commencé leur initiation opératique avec ces versions ou avec de solides incunables comme l'*Eugène Onéguine* de Solti, la *Carmen* de Schippers avec Regina Resnik (là, pour le coup, à défaut d'Abbado, on aurait pris Solti ou Bernstein...), les enregistrements de Joan Sutherland (*Faust*, *Lakmé*, *La Sonnambule*), *L'italienne à Alger* de Berganza; *Fidelio*, *La Flûte enchantée* et *Les Noces de Figaro* dirigés par Karl Böhm ou la fameuse *Walkyrie* d'Erich Leinsdorf avec John Vickers et George London, deux Canadiens, entourant Birgit Nilsson.

Reste à regretter les absences: Richard Strauss (il manque au moins *Le Chevalier à la rose* et *Elektra*); Wagner, dont les opéras auraient fait déborder la taille du coffret, Janáček, qui n'est absolument pas représenté, et *Falstaff* de Verdi, une étrange absence quand on songe que *La Wally* de Catalani y figure...

Et, à propos de démocratisation de l'opéra, n'oubliez pas la diffusion gratuite sur écran géant ce soir, sur le parvis de la Place des Arts, de la dernière représentation de *Madame Butterfly* par l'Opéra de Montréal, avec la soprano Hiromi Omura.

ny, spectaculaire enregistrement Decca de 1979 à Vienne; le récent *Cyrano de Bergerac* d'Alfano, avec Roberto Alagna; la version 1869 de *Boris Godounov* avec Gergiev; *Le Vaisseau fantôme* dirigé par Antal Dorati; *La Damnation de Faust* d'Igor Markevitch; *Norma* dans la version Sutherland-Horne de 1964; *La Cenerentola* d'Abbado ou le *Don Giovanni* de Joseph Krips, avec Cesare Siepi dans le rôle-titre. Vous avez compris que tout cela vaut largement l'investissement.

Collaborateur du Devoir

LES 50 PLUS GRANDS OPÉRAS

Coffret de 100 CD publié par Universal. Référence 480 0094. Livret de 192 en français uniquement, comprenant un excellent synopsis détaillé page par page pour chaque opéra. Pas de cédérom des textes chantés.

Références

Comble de bonheur, il y a dans cette boîte plusieurs références absolues ou majeures: *L'enfant et les Sortilèges* de Maazel; *Le Rigoleto* de Kubelik; *Wozzeck* d'Anja Silja et Christoph von Dohna-

Festival Suoni per il popolo

Un Dresser et un Rudd égalent trois miracles

SERGE TRUFFAUT

Au quatrième soir du Festival Suoni per il popolo, seul événement musical qui fait la part belle aux beautés cachées des choses et petits sujets qui émaillent le quotidien, le tromboniste Roswell Rudd et le contrebassiste extraordinaire, au sens anglais du terme, Mark Dresser occupaient la scène de la Sala Rossa. Ils étaient deux, seulement deux, rien qu'eux.

Et alors? Oh, pure! On est allé de surprise en surprise. Rien que des bonnes, soit celles dont les conclusions se conjuguent invariablement avec «merci beaucoup, j'en reprendrai encore une bonne louche». Dit autrement, on était tristounet chaque fois que la pièce X était terminée.

Au ras des pâquerettes, puisqu'il faut bien décrire simplement les réalités simples, ces deux vétérans de la scène où sont rassemblés les contestataires, les farouchement indépendants, les esprits libres, ont fait des clins d'œil à La Nouvelle-Orléans, à Bach — oui, oui, le Jean-Sébastien qui composait à la demande —, au blues, aux oiseaux si chers à Eric Dolphy, à certaines de ces vérités formulées par Jean-Sol Pâtre, dit Jean-Paul — c'est très sérieux —, et bien entendu au *Chien andalou* de Luis Buñuel. Bref, ce show produit par le très courageux Patrick Darby, de Traquenart, fut une pure merveille.

Un bijou d'album

Tellement qu'on vous recommande fortement l'acquisition, si ce n'est déjà fait, de leur enregistrement intitulé *Airwalkers*, paru sur étiquette Clean Feed. Ce bijou d'album est fait uniquement de compositions origi-



nales, dont l'une fait écho à un roman écrit par un romancier du Zimbabwe alors qu'une autre rend hommage au saxophoniste... Elton Dean! Oui, le Dean qui s'est taillé la bonne réputation alors qu'il était membre de ce groupe extraordinaire, au sens français du terme, qui s'appelait Soft Machine. On recommande aussi l'acquisition du disque que Dresser a enregistré en solo: *Unveil*. Petite note: si vous aimez les sonates du vieux Bach revues et corrigées par un prêtre vaudou, alors n'hésitez pas une seconde.

Cela étant, on rappelle que ce festival, qui mérite qu'on le fréquente deux, trois, voire quatre fois plutôt qu'une, se poursuit jusqu'au 30 juin. Mentionnons que jamais l'amateur qu'on prend trop souvent pour un cochon de payant n'est agressé par les interdits. Tout se confond avec émancipation.

Les noms à retenir d'ici la fin? Le guitariste Niels Cline demain soir, le Sun Ra Arkestra le 14 juin, le saxophoniste Roscoe Mitchell le 22 juin et le trio tout british qui rassemble Evan Parker, Paul Lytton ainsi que Barry Guy pour ce qui a trait à la portion jazz-avant-garde-improvisations du festival.

Le Devoir

Festival de la chanson de Tadoussac

Le cœur country

ISABELLE PORTER

Québec — Le Festival de la chanson de Tadoussac, qui débute la semaine prochaine, a donné une place de choix cette année au quintette bluegrass Madame Moustache, nouvel écho montréalais de la déferlante country déclenchée par le mythe de Johnny Cash.

«Les Québécois aiment le country, sauf qu'ils ne le savent pas, estime la chanteuse et bassiste Geneviève Néron. La musique est profondément ancrée en nous. Desjardins a fait des tonnes country, Gilles Vigneault, Corcoran, Beau Dompage.» Perçu longtemps comme le nec plus ultra du mauvais goût, le genre est redevenu très populaire ces dernières années. Comme dit l'autre chanteuse du groupe, Julie Ross (guitare acoustique): «Maintenant, les gens s'avouent qu'ils aiment le country, ils l'assument.»

Conscientes de la distance qui les sépare de Nashville, les deux Montréalaises préfèrent dire qu'elles font du «country». «On n'a pas de chevaux, on vient de Montréal. Dans le fond, on est comme des cow-boys de papier, concède Geneviève Néron. Mais on a le cœur country, il a fallu s'approprier notre country.»

Les deux filles ont inventé Madame Moustache au terme d'un voyage légendaire au Festival de Saint-Tite. Puis trois cow-boys (Mathieu Vigneault aux guitares, Guillaume Duchesneau au violon et Benjamin Vigneault aux percussions) se sont joints à l'aventure, troquant leurs projets en musique actuelle, contemporaine et reggae pour quelques tours de cheval. Après trois ans sur les routes du Québec, ils viennent de lancer leur premier album, *Au nom du country*. Douze pièces qui se succèdent au galop, avec candeur et ambiance western spaghetti.

Ils ne réinventent pas le genre mais atteignent pleinement leur principal objectif: transmettre la joie et l'énergie inhérentes à leur style de musique préféré. «Notre show, c'est comme Ciné-Cadeaux [NDLR: le programme d'émissions pour enfants de Télé-Québec du temps des Fêtes]: on fait appel à la nostalgie, on retourne en enfance.» Madame Moustache est une célèbre tenancière du Nevada, une «French woman» qui vide les poches des joueurs de poker. Sur l'album, elle croise un champ de blé d'Inde, une fille qui ne veut rien savoir d'arrêter de fumer, le «Frigidaire» de John Langford... et Johnny Baguette, le boulanger de Tadoussac.

En les invitant à donner cinq concerts au festival, la programmatrice Catherine Marck les ramène en quelque sorte à la maison. Parce que, à les écouter, on comprend que Tadoussac est à Madame Moustache ce que Nashville est à Willy Nelson. «On a dû jouer douze fois à Tadoussac le premier été de la tournée. La deuxième fois, les employés du Café du Fjord nous ont fait une surprise. Quand on est arrivés sur scène, ils portaient tous des chapeaux de cow-boy dans la salle!»

Là-bas, ils ont écrit, composé, fait le party et même déniché leurs chapeaux, raconte Geneviève Néron. «On est allés à Nashville en se disant qu'on allait se trouver de super beaux chapeaux de cow-boy. Mais tout le monde nous demandait où on avait pris les nôtres, ceux qu'on nous avait donnés à Tadoussac!»

Le Devoir

MADAME MOUSTACHE

Les 12, 13 et 14 juin
Au Festival de la chanson de Tadoussac



MONTRÉAL • THÉÂTRE DU GESÙ • 15 JUIN • 20H

www.julos.be

Julos

BEAUCARNE

LE JASEUR BOREAL

avec BARBARA D'ALCANTARA et PATRICK DE SCHUYTER

LE DEVOIR

30\$ • Billetterie: 514.861.4036 • gesu.net

Ondineck PRÉSENTE

WULUSTEK

DU 5 AU 13 JUIN 2008
AU THÉÂTRE PROSPERO

RÉSERVATIONS | 514.526.6582 | 1371, RUE ONTARIO EST

METTEUR EN SCÈNE PETER BATAKIEV | CRÉATION COLLECTIVE À PARTIR D'UN TEXTE ORIGINAL DE DAVE JENNISS | DISTRIBUTION ET COLLECTIF DE CRÉATION
MARIE-EVELYNE BARRIBEAU | YVES SIOUJ DURAND | MARCO COLLIN
DAVE JENNISS | CATHERINE JONCAS | CHARLES BENDER | LES CONCEPTEURS
JONAS VÉROFF BOUCHARD | CLAIRE GEOFFRION | THOMAS GODEFROID
NICOLAS GROU | EMANUELLE LANGELETTIER | PHILIPPE LAROCQUE

ON JOUE AU [PROSPERO]

Ondineck | Centre des arts de la scène | Centre des arts de la scène | Centre des arts de la scène | Centre des arts de la scène | Centre des arts de la scène | Centre des arts de la scène | Centre des arts de la scène | Centre des arts de la scène | Centre des arts de la scène

LES GRANDS SPECTACLES DE LA DAME DE COEUR

2008

CONTRIBUTION AU DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE ET RÉGIONAL

Les Dinosaurés ne savent pas lire

«Une machine à vapeur inventée»

«On joue le 16 juin 2008 et profite de la PRÉ-VENTE»

www.damedecoeur.com
450.549.5828

DE VISU

LA TRIENNALE QUÉBÉCOISE 2008

Fabriqué au Québec

RIEN NE SE PERD, RIEN NE SE CRÉE, TOUT SE TRANSFORME

Musée d'art contemporain de Montréal
Jusqu'au 7 septembre

MARIE-ÈVE CHARRON

Il ne pouvait y avoir de signal plus clair, de geste plus fort: consacrer une triennale entièrement à l'art d'ici et, qui plus est, lui réserver un traitement d'envergure. C'est le pari qu'a voulu relever le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) avec cette première édition d'un événement qui, sans le prétendre, pourrait faire partie de la solution au manque de visibilité des pratiques artistiques québécoises à l'étranger. Attribuer, localement, une attention exceptionnelle à ces pratiques devrait, à tout le moins, témoigner d'un minimum de confiance en ses moyens.

Cette attention prend forme dans l'aménagement du MACM, lui qui, pour la première fois de son histoire, dédie toutes ses salles à un seul événement. Avec les quelque 135 œuvres de 38 artistes et collectifs, cette édition en met donc beaucoup à la vue, mais sans surcharger l'espace, qui n'aura jamais apparu aussi vaste et propice à mettre en valeur l'art actuel. La perception du lieu est ainsi transformée, comme celle du MACM à qui la critique a déjà reproché de reléguer la production d'artistes locaux au second plan.

Même en optant franchement pour une triennale toute «québécoise», l'équipe de conservateurs savait qu'elle prêtait aussi le flanc à la critique. Il n'y a qu'à lire les textes du catalogue, signés par Josée Bélisle, Paulette Gagnon, Mark Lanctôt et Pierre Landry, pour y relever les précautions prises par les auteurs pour expliciter la sélection des artistes, évoquant tantôt l'absence ou non de critères, tantôt l'élection d'un titre dans l'après-coup afin de contourner les portées limitatives d'un thème défini à l'avance.

Le catalogue compare aussi l'exercice de la triennale à un instantané photographique ou à un reflet de la création actuelle et de son contexte culturel. Que cette création fonctionne par cadrage ou comme un miroir, le «portrait de groupe» que la triennale défend fournit l'occasion de soulever d'autres questions délicates, comme celle de l'identité nationale, en regard du cosmopolitisme-urbain et de la mondialisation. Ces enjeux, Mark Lanctôt les examine habilement dans un texte où il dirige son attention sur les artistes de la triennale qui ne sont pas d'origine franco-québécoise et dont les œuvres,



SOURCE TRIENNALE QUÉBÉCOISE 2008
Un guide masqué au Chiapas proposé par le vidéaste Emanuel Licha

mais ce ne sont pas les seules, attestent d'une redéfinition de l'identité qui ne se résume pas au lieu géographique.

Œuvres critiques

Chapeauté par le titre *Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme*, l'exposition réunit une diversité de pratiques. Malgré l'absence d'un thème unificateur, l'agencement des salles stimule des liens fructueux entre les pratiques de différents artistes, par exemple autour des miroirs et de la matière en mutation chez Gwenaël Bélanger, David Altmeld, Adad Hannah et Patrick Coutu dans une section importante, et absolument séduisante, du parcours.

Plusieurs œuvres ressortent de l'ensemble, notamment celles de Raphaëlle de Groot avec son projet *Tous ces visages*, qui relève le défi de l'adaptation muséale. Des composantes visuelles et sonores rapportent les singulières séances de portrait auxquelles s'est abandonnée l'artiste, et ce, en l'absence de modèles. L'expérience est livrée par fragments; il faut s'y attarder avec la même délicatesse que l'artiste, qui, par ses annotations textuelles, rejoint les affects.

D'autres œuvres travaillent avec la donne psychologique et sociale. Dans un troublant dispositif qui restitue la dignité et plonge les images dans un climat funeste, les vidéos de Romeo Gongora font parler des détenus repentis. Aussi tournées vers l'autre, les vidéos d'Emanuel Licha partagent l'expérience distanciée du tourisme de guerre. Auschwitz, Tchernobyl ou Sarajevo,

les visites commentées font frissonner, rendent complice d'une indécente curiosité, attisée encore davantage dans le cas du Chiapas, résumé dans la photo d'un guide masqué.

De l'humour

L'affiche publicitaire de style rétro des Women with Kitchen Appliances (WWKA) détend un peu l'atmosphère par son humour, avec les captations vidéo de leurs vidéos déjantées et bruyantes dans quelques cuisines privées.

Des pièces majeures, comme le *Black Whole Conference* de Michel de Broin, la mosaïque de photos de vieux miroirs retouchées numériquement de Nicolas Baier ou encore la *Fantasmagorie lumineuse* de Manon de Pauw, qui pousse plus loin des stratégies visuelles explorées auparavant, ponctuent aussi avec force le parcours. Au détour d'une salle marquée par une effusion de couleurs et de motifs, où notamment figurent les sculptures intrigantes de Valérie Blass, se tient la froide et imposante installation des Cooke-Sasseville, devenue l'écrin de quelques peintures de Borduas tirées de la collection du musée.

Il y a encore davantage, bien sûr, et, malgré quelques œuvres plus faibles, cette première Triennale québécoise s'avère une réussite. Il faudra toutefois attendre les prochaines éditions pour évaluer la capacité de cet événement de se positionner de manière réelle sur la scène artistique et de cerner le renouvellement de la création tous les trois ans.

Collaboratrice du Devoir

Duels et petits rassemblements de «notre» art

JÉRÔME DELGADO

Cent trente-cinq œuvres, dispersées dans tout le musée. Rassemblées sans aucun thème préétabli, sinon celui, difficile à définir, d'être de l'art québécois. L'affaire aurait pu donner le vertige, le tournis, comme le dit une des pièces les plus en vue — *Tournis*, une vidéo de Gwenaël Bélanger, qui ouvre le parcours côté nord.

Mais non, cette première Triennale québécoise, dont le Musée d'art contemporain rêve de faire une tradition, une fête attendue avec impatience, ne fait pas que dans la démesure. Elle le fait, oui, mais à un rythme plus que supportable. À la cadence de petits rapprochements formels, une multitude de rassemblements thématiques, certains fort cohérents.

Plusieurs rassemblements, pour un ensemble divisé en deux parties, à cause de la configuration du MAC. La division, quelque peu déséquilibrée entre une partie très vidéo et une autre très peu cinétique — bien que... —, nous fait davantage passer du temps côté sud.

Près de cent minutes juste pour voir les films de Patrick Bernatchez, la vidéo de Chih-Chien Wang, l'installation de Jocelyn Robert et une seule (sur quatre) des troublantes visites touristiques d'Emanuel Licha. Ajoutez le magnétisme de la bande de Manon de Pauw et d'autres vidéos à voir de ce côté et vous en aurez amplement pour la journée.

Ce ne sont que des considérations de médium, on en convient. Ce qui surprend, par contre, c'est que cette expo, qui se veut une célébration de l'art, qui s'éclate par le nombre d'artistes et d'œuvres réunis, demeure, dans sa mise en place, assez conventionnelle. Peu d'œuvres dépassent leur cadre, ou leur socle, le parcours, lui, restant assez sage, faisant défiler les artistes à la queue leu leu.

Seule exception: la mascotte Logopagus, signée Doyon-Rivest, dont l'image se propage plus d'une fois, s'insérant entre les travaux des autres. Derrière l'apparence toute innocente du sourire niais de ces personnages siamois, le duo de Québec jette un regard sournois et satirique sur la manière assez conformiste dont on expérimente et consomme l'art.

Pour un art davantage de l'ordre de l'éphémère, il faudra attendre le dernier jour de l'expo et la performance annoncée du collectif WWKA (ou Women With Kitchen Appliances). C'est peu, alors que dans la réalité l'art de l'intervention a pris beaucoup plus d'importance. Visiblement, le concept «musée d'art contemporain» a du mal à se passer de l'art-objet.

Gongora, coup de cœur

Cette expo sans thème ni direction n'est quand même pas sans queue ni tête. Le choix des quatre commissaires (Josée Bélisle, Paulette Gagnon, Mark Lanctôt, Pierre Landry) a tout de même abouti à des mariages

heureux. Et audacieux. Car entre le travail très science-fiction de Stéphane Gilot, le réalisme des paysages d'Isabelle Hayeur, le karaoké de Karen Tam, le propos féministe des WWKA et les portraits de prisonniers que dévoile Romeo Gongora, il n'y a rien en apparence qui les rassemble. Et pourtant...

Ces cinq artistes, voire six si on compte une des photos de Doyon-Rivest, expriment l'impossibilité de fixer les choses par une seule définition. Les identités demeurent ambiguës, les lieux semblent en constante mutation et, en matière de création, les manières de faire sont multiples.

C'est drôle à signaler, mais les œuvres de ce lot, prises séparément, ne jettent pas à terre. L'installation complexe *Mondes modèles* de Gilot aurait certainement gagné à se trouver dans un espace clos. Les photos d'Hayeur, aussi fortes soient-elles, deviennent de plus en plus reconnaissables. Le salon de Tam souffre des nombreux clichés culturels qu'elle tente de dénoncer, alors que les documents du collectif féministe ne dépassent justement pas leur aspect documentaire.

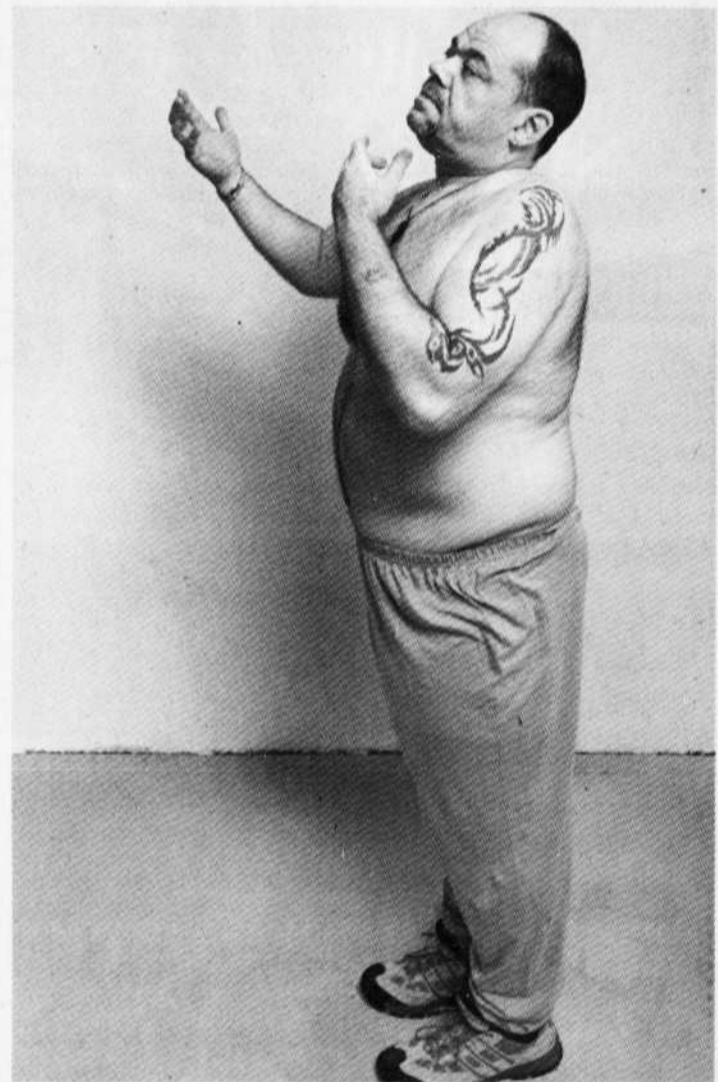
L'exception, et coup de cœur de toute l'expo pour plusieurs, concerne les photos et l'installation vidéo de Gongora. Les portraits grand format à travers lesquels Rui, Nico, Glen et d'autres prisonniers accusés d'homicide ou

de violence se mettent à nu ont certes un aspect troublant et poignant. Aussi, le dispositif vidéo est soigné, faisant alterner les témoignages entre de lents fondus au noir et des bruits rappelant la réalité de leur monde. Un monde qui demeure de l'ordre de l'irréel, de l'imaginaire, à l'instar de l'identité même de ces individus.

Ailleurs, les bons moments ne manquent pas. L'explosion du miroir de la vidéo *Tournis* mène vers les deux colosses composés de miroir et autres éléments fragmentés — *Le Berger* et *Le Dentiste* de David Altmeld. Un miroir qui se cristallise ensuite chez Adad Hannah et qui perd, plus loin, sa fonction première dans la mosaïque *Vanités 2*, l'inattendue et bienheureuse nouvelle signature de Nicolas Baier.

La salle réunissant Altmeld, Hannah ainsi que Patrick Coutu et Bettina Hoffmann se démarque aussi pour son thème, tournant autour du précieux et du fragile, de la statuaire et du difficile exercice de stabiliser les corps (et les âmes?). Et ainsi de suite, les différents duels opposent la transparence de Jonathan Plante (la découverte de la Triennale) et l'obscurité de David Ross, le spectaculaire de Baier et la sobriété de Raphaëlle de Groot, et, pour le côté plus baroque de «notre» art, la peinture d'Étienne Zack et la sculpture de Valérie Blass.

Collaborateur du Devoir



SOURCE TRIENNALE QUÉBÉCOISE 2008

Un des détenus filmés par Romeo Gondora



SOURCE TRIENNALE QUÉBÉCOISE 2008
Un des troublants visages de Raphaëlle de Groot

Il est encore temps de réserver!
FESTIVAL DE TANGLEWOOD, DE MARLBORO
25-26-27 juillet
L'EXPOSITON DU 400^e - LE LOUVRE À QUÉBEC
28 juin - 23 juillet - 23 août
Et le FESTIVAL DE LANAUDIÈRE...
www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

JOHANNE GAGNON
Moments d'atelier, 1990-2003
07.06.08-03.08.08
Conférence le 18 juin à 19 h
EXPRESSION
Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe
T 450.773.4209 www.expression.qc.ca expression@expression.qc.ca

les MUSÉES l'ÉTÉ
GRANDES EXPOSITIONS ET ACTIVITÉS ESTIVALES PARTOUT AU QUÉBEC
Programmation en ligne: www.musees.qc.ca
SMQ Société des musées québécois
Télé-Québec
Culture, Communication et Coopération Régionale Québec

Exposition L'ÂGE DE RAISON
François Gougeon
du 31 mai au 6 juillet
Atelier Pouf-Pouf et compagnie
1675, rue Amherst, Montréal 514.509.6536
Participez au TIRAGE d'une toile d'une valeur de 200\$
Inscrivez-vous en personne lors de votre visite de l'exposition
OU visitez WWW.FRANCOISGOUGEON.COM

Antoine Pentsch
Afflux de la main
aquarelle
Jusqu'au 12 juillet 2008
GALERIE BERNARD
3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

CULTURE

Faites l'amour, et parlez-en!

Young People Fucking fait frémir les conservateurs de Harper

ANDRÉ LAVOIE

Martin Gero cherchait un titre accrocheur pour son premier long métrage de fiction, coécrit avec un ami de longue date, Aaron Abrams. Ce scénariste et producteur de la série télévisée *Stargate: Atlantis*, qui vit à Vancouver (qu'il qualifie de «beautiful but boring»), voulait évidemment attirer l'attention en optant pour *Young People Fucking*. Il était loin de se douter à quel point il avait visé juste.

Le 13 juin prochain, d'un océan à l'autre, les spectateurs vont découvrir le film qui donne de l'urticaire au gouvernement conservateur de Stephen Harper, qui ne cesse de le citer comme l'exemple parfait, et ce sans l'avoir vu, d'une œuvre offensante des Canadiens, et qui par le fait même ne devrait pas bénéficier des largesses de l'État. C'est d'ailleurs l'une des subtilités du contesté projet de loi C-10, accordant un «pouvoir discrétionnaire» à Ottawa pour refuser tout crédit d'impôt à un film achevé et au contenu moralement discuté.

À en juger par la mine enthousiaste, le débit rapide et l'assurance de Martin Gero, cette controverse lui plaît, fier qu'il est de signer l'un des rares films canadiens-anglais «attendus avec autant d'intensité». Lorsqu'on connaît le degré d'indifférence élevé que suscite le cinéma national dans l'autre solitude, il faut parler ici d'un exploit. Et preuve de caractère plutôt exceptionnel de cet engouement — amorcé l'automne dernier au Festival de Toronto devant des salles comblées —, notre rencontre se déroule dans la suite



Le réalisateur Martin Gero et la comédienne Kristin Booth

spacieuse d'un hôtel chic de Montréal, pas tout à fait le repère habituel de tous les jeunes cinéastes du Canada anglais que j'ai rencontrés au fil des années...

Faire rire...

Même si Martin Gero ne se prive pas de dire «un grand merci» au gouvernement conservateur pour cette publicité gratuite, il baisse le niveau des attentes. «Notre but premier, c'est de faire rire, affirme le cinéaste, et surtout pas de choquer ou de faire un portrait de génération: ce serait trop prétentieux. Aaron et moi, nous adorons les comédies romantiques, mais elles finissent toujours après le premier baiser».

Or, comme son titre l'indique trop bien au goût de certains, on ne fait pas que s'embrasser dans *Young*

People Fucking. En l'espace d'une nuit, cinq couples, dont l'un va solliciter la présence (très active) d'une troisième personne, vont vivre, en six étapes clairement identifiées, les hauts, les bas et les détours d'une aventure sexuelle où le mot «aventure» prend ici tout son sens. Des anciens amants vont se retrouver, des collègues de travail feront des heures supplémentaires à l'horizontal et un jeune couple (dont l'actrice Kristin Booth, présente à Montréal au côté du cinéaste) déjà rongé par les vieilles habitudes saura pimenter sa routine sexuelle. Ce ne sont que quelques-unes des situations cocasses et coquines de ce film dont les limites du budget (1,5 million de dollars) se reflètent aussi dans la minceur des costumes...

Ces personnages vivent leurs

histoires en parallèle et Gero ne voyait pas «la nécessité de les unir», à la Robert Altman par exemple. Avec Aaron Abrams, également à l'écran dans le rôle de l'ami souhaitant devenir l'amant d'une copine plantureuse, Gero voulait explorer «des situations très personnelles où le sexe crée de multiples conflits». Et il se défend de noircir la vie sexuelle active et débridée des jeunes dans la vingtaine. «Le sexe, ce n'est pas toujours aussi compliqué, mais quand ça ne l'est pas à l'écran, ça devient de la pornographie».

Or, en multipliant les dialogues salaces et les positions délicates, non seulement Gero exigeait-il de ses acteurs le meilleur d'eux-mêmes, mais le plus souvent dans leur simple appareil (tout en restant dans les limites de la pudeur, puisque nous ne sommes pas chez Catherine Breillat). Et si le scénario à quatre mains fut écrit en six mois, le casting s'est échelonné sur plus d'un an. «On a vu environ 1000 acteurs à Montréal, Toronto, Vancouver et Los Angeles. Beaucoup ont refusé de participer au film, à cause du langage ou par peur d'être nu devant la caméra. Je les comprends: je ne le ferais pas non plus!».

L'autre défi était de boucler chaque histoire en quelques jours de tournage, et pour les acteurs d'être devant un partenaire que certains ne connaissaient même pas avant le premier coup de claquette. «Il a fallu faire confiance aux acteurs, et à notre instinct pour les associer, précise le cinéaste. Non seulement ils sont tous bons, mais ils furent très bons les uns envers les autres. Je ne sais pas si vous connaissez les acteurs, mais en trouver onze très sympathiques pour un même film, c'est rare!» Presque aussi rare en somme que des conservateurs ayant le cœur à rire...

Collaborateur du Devoir

Quand l'ombre passe à la lumière

STANDARD OPERATING PROCEDURE

Réalisation: Errol Morris.
Musique: Danny Elfman.
Montage: Andy Grieve.
Image: Robert Chappell et Robert Richardson. 117 min.

ODILE TREMBLAY

Sans doute le documentariste le plus habile et le plus ambigu des États-Unis, Errol Morris possède un style aux antipodes de celui de Michael Moore, tout en s'efforçant comme lui de déculotter la bonne conscience de sa société. Le cinéaste de l'extraordinaire *The Thin Blue Line*, qui avait fait capoter une exécution capitale, et de *The Fog of War* sur le stratège des administrations Kennedy et Johnson, trempe brillamment la caméra dans la plaie.

À la fois magicien et manipulateur, Morris ressort ici les photos scandaleuses qui ont fait hurler le monde en 2003 après l'invasion du pays par Bush et ses alliés et la quête d'un Saddam Hussein alors introuvable: détenus irakiens nus et encagoulés, raillés et humiliés par de jeunes militaires.

Les interviews de plusieurs militaires et enquêteurs impliqués dans l'affaire sont entrecoupées de scènes reconstituées, de jeux de caméra, de gros plans sur des barreaux, des instruments de torture, des fourmis menaçantes, des fondus sur les lettres des soldats d'Abou Ghraïb. Le traitement cinématographique, si sophistiqué (trop parfois), de Morris ajoute un filtre supplémentaire aux faits narrés et montrés.

Le film pose en contrepoint les questions sur les événements d'Abou Ghraïb, qui marquent un point tournant dans l'impunité des militaires occidentaux en matière de torture et d'humiliation des prisonniers de guerre. Ces méthodes, pourtant en violation des accords internationaux, sont monnaie courante en temps de guerre, chaude ou

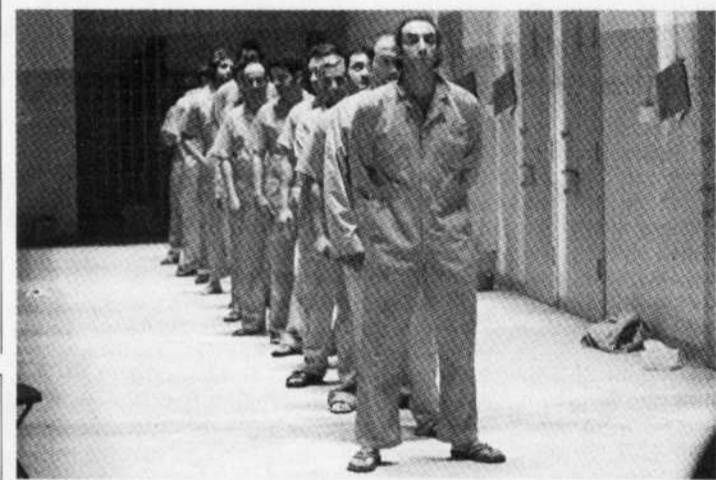
froide, mais les nouvelles technologies (téléphones caméras, vidéos, courriels, etc.) rendent aujourd'hui les fuites incontrôlables. L'ombre passe à la lumière.

Standard Operating Procedure est souvent insoutenable. Les humiliations répétées, livrées par les fameuses photos et les vidéos, les témoignages et les reconstitutions soulèvent le cœur. Mais c'est la naïveté, la sottise cruelle des jeunes militaires qui frappe. Il faut voir le regard brisé de la jeune Lynndye London, qui a acquis une triste célébrité en posant avec un prisonnier en laisse. Son amant plus âgé, Chuck Graner, âme damnée derrière ces dérapages, toujours emprisonné, n'a pu être interviewé.

Le documentaire, fascinant, stylistiquement remarquable, invite à regarder la laideur des guerres sans se contenter d'accuser quelques têtes brûlées. Il montre aussi le lavage de cerveau des soldats en cause. Aucun Américain dans cette prison d'enfer ne semble comprendre que le peuple irakien, envahi, pouvait, de son propre point de vue, juger légitime de défendre son pays.

Le documentariste tente d'aller au-delà des images, comme il l'avait fait dans *A Thin Blue Line*. Et si les jeunes soldats (dont plusieurs furent par la suite incarcérés) avaient été manipulés par des supérieurs? Oui, les ordres venaient d'en haut. Mais ce constat n'excuse pas tout et l'appel de Morris à interpréter les photos plutôt qu'à les avaler telles quelles ne convainc pas toujours. Il prouve du moins que la prise de photos (plutôt que les humiliations des détenus) a valu à ces soldats la Cour martiale, tant ceux-ci embarrassaient le gouvernement américain. *Standard Operating Procedure* est une œuvre magnifique, troublante et irritante. Sa virtuosité l'éloigne du réel. Les témoignages recueillis nous y ramènent, mais l'ambiguïté de Morris, en bousculant le spectateur, lui retire ses certitudes. Là est son coup de maître.

Le Devoir



SOURCE MONGREL MEDIAS

Le film pose en contrepoint les questions sur les événements d'Abou Ghraïb, qui marquent un point tournant dans l'impunité des militaires occidentaux en matière de torture et d'humiliation des prisonniers de guerre.

Les 400 ans de la Nouvelle-France, c'est à Gatineau que ça se passe!

L'Outaouais en fête du vendredi 20 au mardi 24 juin 2008

Au parc des Cèdres, à Gatineau, dans le secteur Aylmer
www.imperatif-francais.org

Vendredi 20 juin
18 h MATHIEU BÉLAND
19 h 45 JP LeBLANC
21 h 45 VINCENT VALLIÈRES
Samedi 21 juin
16 h LE FESTIVAL DE MONTGOLFIERES DE GATINEAU ... est de la fête!
18 h GURUOVES
19 h 45 MARCO CALLIARI
21 h 45 STEFIE SHOCK
Dimanche 22 juin
Toute la francophonie fête!
16 h LE FESTIVAL DE MONTGOLFIERES DE GATINEAU ... est de la fête!
18 h SLOÏ
19 h 45 RICHARD SÉGUIN
21 h 45 ZACHARY RICHARD
23 h 15 FEU DE JOIE
Lundi 23 juin
18 h JEAN-PHILIPPE BARRETTE
19 h 45 DUMAS
21 h 45 CLAUDE DUBOIS
23 h 15 LES GRANDS FEUX D'IMPÉRATIF FRANÇAIS
Mardi 24 juin
La fête nationale du Québec
11 h LA TRADITIONNELLE MESSE DE LA SAINT-JEAN Au parc de l'Imaginaire, DU GOSPEL EN FRANÇAIS! Au parc de l'Imaginaire, L'ÉCODÉFILÉ: Thème: 400*, je t'aime! Thème musical: Le tinta-marre. Costume: Bleu! Bleu! Bleu! Rassemblement: Super C des Galeries Aylmer
12 h MONOCYCLISME ET JONGLERIE, JEAN-GUY BEAUDRY sur une seule roue!
15 h LES LANGUES DE CHEMISE NANETTE WORKMAN
18 h PAGLIARO
19 h 45 FEU DE JOIE

Programme complet: www.imperatif-francais.org

Spectacles:
Gratuits jusqu'à 17 h 30 • Soirée: 10 \$
Interdit d'apporter contenants en verre et boissons alcoolisées

Le forfait spectacles:
Cinq laissez-passer pour 35 \$ en vente jusqu'au 16 juin dans les librairies du Soleil de Hull et d'Ottawa, chez Sol Épicerie Santé d'Aylmer, À l'Échelle du Monde de Gatineau et à la librairie Rose-Marie de Buckingham.
Entrée gratuite pour les moins de huit ans (preuve d'âge obligatoire)

Service de navette continu et gratuit du 20 au 24 juin entre 18 h 45 et 23 h 45 du parc-o-bus des Galeries Aylmer.

L'autobus vous y amène!
www.sto.ca ou 819 770-3242.

L'Outaouais en fête, les grandes festivités nationales du Québec, remercie:

Partenaires de prestige:

Commanditaires de prestige:

Partenaires médiatiques:

Partenaire officiel:

Commanditaire de privilège:

ARCHAMBAULT

une compagnie de Québec Média

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes: du 27 mai 2 juin 2008

1	RAMBO
2	NATIONAL TREASURE 2 : BOOK OF SECRETS
3	RUMEURS Saison 4
4	LES MYSTÉRIEUSES CITÉS D'OR
5	POIROT Coffret 3
6	24 Saison 1
7	PHILIPPE NOIRET 3 grands films
8	NOS ÉTÉS Saison 4
9	ANGÉLIQUE Collection complète
10	PRINCE RODOLPHE : L'HÉRITIER DE SISSI
11	INDIANA JONES The Adventure Collection
12	JEAN GABIN 3 grands films
13	400 ^e ANNIVERSAIRE DE QUÉBEC
14	DARFUR NOW
15	C.A. Saison 2
16	MARTIN MATTE Comment devenir excellent
17	FM NOT THERE
18	LES TROIS ACCORDS EN BEAU COUNTRY
19	LOST Saison 3
20	DUCK, YOU SUCKER

Panda pour tout-petits

KUNG-FU PANDA

Réalisé par Mark Osborne et John Stevenson. Scénario de Nathaniel Aibel et Glenn Berger. Avec les voix, en version originale, de Jack Black, Dustin Hoffman, Ian McShane, Angelina Jolie, Lucy Liu, Jackie Chan, Seth Rogen, Randall Duk Kim. États-Unis, 2008, 88 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Depuis *Toy Story*, l'animation assistée par ordinateur a considérablement évolué. Même entre le premier long métrage entièrement réalisé de la sorte et sa suite, *Toy Story 2*, produite quatre ans plus tard, les avancées technologiques étaient manifestes. Depuis, les studios Disney, par l'entremise de Pixar, enchaînent les succès critiques et populaires: *Monster Inc.*, *Finding Nemo*, *The Incredibles*, *Cars*, *Ratatouille*... Si d'autres studios ont également connu quelques réussites, notamment Dreamworks avec la série *Shrek*, une aura particulière entoure toujours les productions Pixar, qui demeurent dans une classe à part. *Kung-Fu Panda* n'est pas de Pixar.

Jack Black prête sa voix et sa dégaîne à Po, un panda obèse qui a la vilaine habitude de «manger ses émotions». Po rêve de devenir un grand guerrier et de servir auprès des cinq héros qu'il admire: Tigris, Monkey, Mantis, Viper et Crane. Par un concours de circonstances qu'il convient de ne pas révéler, notre dodu compagnon verra son vœu exaucé. Bien entendu, sa présence ne plaira pas à toute la bande. Ce sera l'occasion d'une belle leçon d'ouverture, quoiqu'un peu vite expédiée, mais bon, l'intention est là. Plus tard, Po devra affronter

le terrible Tai Lung, revenu se venger de Shifu, leur maître à tous. Voilà pour les grandes lignes.

Réalisé avec dynamisme et un souci esthétique marqué, *Kung-Fu Panda* est le premier long métrage de Mark Osborne et John Stevenson, qui ont tous les deux collaboré dans le passé, de près ou de loin, avec le département d'animation de Dreamworks. Stevenson fut d'ailleurs l'un des artisans de *Madagascar*, du même studio. Ce long préambule a pour but d'établir la compétence de chacun, car à l'écran, leur savoir-faire est indiscutable. Techniquement, donc, le film est très réussi. Certaines images sont éblouissantes. Les scénaristes n'ont pas eu la main aussi heureuse.

Kung-Fu Panda est certain de plaire aux enfants, mais contrairement aux films mentionnés en introduction, il risque peut-être d'ennuyer leurs parents. Le deuxième degré dispensé dans les premiers évènements du scénario de telle sorte que chacun y trouve son compte. Ici, on se cantonne au primaire. Après la huitième blague sur le poids de Po, on espère avoir fait le tour. En vain. On se demande en outre quel est au juste le message qu'on essaie d'envoyer, puisque une scène montre les cinq héros originaux se moquer de la corpulence du panda, ignorant que celui-ci est juste derrière eux. On envoie les violons et c'est bien triste... sauf lors des trente-huit autres fois où le spectateur est censé en rire, lui aussi. Peut-être cette critique est-elle trop sévère. Après tout, elle émane d'un gars qui n'est fier ni d'animation ni de Jack Black. Si vous êtes plus réceptifs à l'une ou l'autre donnée en présence, amenez-y vos tout-petits. Sans doute passerez-vous tous un agréable moment.

Collaborateur du Devoir

K-FILMS MÉTRAGE
 « Des dialogues pétillants d'intelligence. »
 LE DEVOIR
Un baiser s'il vous plaît
 Un film de Emmanuel MOURET
 PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

CINÉMA

exCentris
 EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
 Ven au Mer : 14h05 16h35 19h10 21h40
 Jeu : 14h05 16h35

Au revoir les enfants

THE CHILDREN OF HUANG SHI
 Réalisation: Roger Spottiswoode.
 Scénario: James MacManus, Jane Hawksley. Avec Jonathan Rhys Meyers, Radha Mitchell, Chow Yun Fat, Michelle Yeoh.
 Image: Zhao Xiaoding.
 Montage: Geoff Lamb.
 Musique: David Hirschfelder.
 Australie-Chine-Allemagne, 2008, 125 min.



SOURCE MONGREL MEDIAS

James MacManus débarque en Chine avec l'intention de raconter au monde les horreurs quotidiennes subies par le peuple chinois.

ANDRÉ LAVOIE

George Hogg ne possède pas une auréole aussi grande que celle du Canadien Norman Bethune dans le cœur des Chinois. Ce journaliste anglais est pourtant une figure héroïque que rien ne préparait au titre de sauveur, si ce n'est sa naïveté: il a donné à une soixantaine d'orphelins autre chose qu'un ticket pour la mort à une époque sanglante.

L'invasion de la Chine par le Japon dans les années 1930, alors que trois factions s'affrontaient (les communistes, les nationalistes chinois et l'armée japonaise), allait provoquer son lot de drames et de massacres. Certains sont illustrés avec un évident souci de réalisme dans *The Children of Huang Shi*, du cinéaste canadien Roger Spottiswoode, à la tête d'une coproduction internationale où le Canada brille d'ailleurs par son absence. Et c'est grâce à la curiosité d'un autre journaliste anglais, James MacManus, si l'histoire de

Hogg est devenue autre chose qu'une stricte légende chinoise.

Ce jeune homme plus carriériste qu'idéaliste (Jonathan Rhys Meyers, parfois trop séduisant et propre pour un correspondant de guerre) débarque en Chine avec l'intention de raconter au monde les horreurs quotidiennes subies par le peuple chinois. Son imprudence, sous la bannière empruntée de la Croix-Rouge, le conduit dans une ville dévastée par l'armée japonaise. Capturé et sur le point d'être éliminé, il est sauvé *in extremis* par « Jack » Chen (Chow Yun Fat), un ardent communiste, et Lee (Radha Mitchell), une infirmière américaine travaillant pour

la Croix-Rouge, elle en toute légalité. Pour sa sécurité, Jack force George à trouver refuge dans un orphelinat aux allures de palace en ruine où vivent une soixantaine d'enfants au ventre creux.

Le séjour, douloureux pendant quelque temps, se révèle fort instructif pour George, qui se découvre des qualités de leader et un amour insoupçonné pour ces gamins, transformés par sa présence. Mais lorsqu'il découvre que les nationalistes s'apprennent à les enrôler de force contre l'ennemi japonais, il entreprend, avec l'aide de Jack, de Lee et le soutien indéfectible d'une riche marchande (Michelle Yeoh, chacune de ses trop

rars apparitions devient un moment de grâce), un voyage impossible à travers les montagnes jusqu'au désert de Gobi.

De telles prouesses dans un climat historique aussi agité nécessitent des moyens à la hauteur de ce désordre. Roger Spottiswoode n'en manque pas, se prenant parfois, sans l'égaliser, pour David Lean, et ce, à grand renfort d'explosifs et de paysages à couper le souffle (la touche exquise de Zhao Xiaoding, le directeur photo de Zhang Yimou). C'est un confort financier que procurent les coproductions internationales, allant de pair avec les compromis inévitables, dont cette omniprésence de l'anglais dans une Chine pas encore convertie aux splendeurs et misères du capitalisme.

Après *J'ai serré la main du diable*, Roger Spottiswoode décrit de nouveaux mésaventures d'un Occidental au teint pâle et un peu naïf débarquant dans un monde dont il ignore les codes, dépassé par les événements avant de les saisir à bras-le-corps. La démonstration ne manque pas d'élégance cinématographique, mais tout cela est trop souvent filmé sous le mode tourisme de luxe à savoir humanitaire, versant aussi dans l'anecdote sympathique dans la portion du film concentrée dans l'orphelinat. Cet académisme stérilise quelque peu ce désir de dénoncer les affres de la guerre et la misère d'un peuple, surtout de ses enfants.

Collaborateur du Devoir

Petites filles à la guitare

GIRLS ROCK!
 Réalisé par Arne Johnson et Shane King, États-Unis, 2007, 90 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

C'est malheureux mais le rock demeure, aujourd'hui comme hier, trop souvent une affaire d'hommes, par opposition au monde de la pop qui, lui, met en avant nombre de chanteuses adultes (même dans leurs débiles): Britney Spears, Hillary Duff, Avril Lavigne, Gwen Stefani et la doyenne, Madonna, pour n'en nommer que quelques-unes. *Girls Rock!* n'a que faire de ces dames-là.

Le documentaire examine la germination du rock au féminin et se déssole, entre autres constats, que si peu de femmes parviennent à s'exprimer à travers ce genre musical qui reste (à quelques exceptions près, certes) une chasse gardée masculine. Or c'est justement cette injustice qui a poussé, au début du millénaire, un groupe de musiciennes à fonder le Rock N' Roll Camp for Girls. Lasses de vivre en marge de la planète rock, ces dernières ont décidé de donner à la jeune génération les moyens de leurs ambitions. Perdue dans la campagne de l'Oregon, l'institution accueille maintenant chaque été environ une centaine de participantes, âgées de huit à dix-huit ans. La mission est noble et les monitrices, visiblement dévouées à la cause. Le documentaire d'Arne Johnson et de Shane King possède ces mêmes qualités. Pourtant, cette visite au camp ne s'avère guère mémorable.

Peut-être le résultat aurait-il été plus captivant si les cinéastes s'en étaient tenues au lieu lui-même et à ses jeunes pensionnaires. De fait, le

parcours, les opinions et les espoirs des gamines Am et Palace, huit ans, et de leurs aînées, Misty, dix-sept ans, et Laura, seize ans, sont ce que le documentaire a de plus intéressant à offrir. Toutes quatre s'ouvrent sans pudeur aucune et confient devant la caméra des confessions souvent bouleversantes de candeur. Issues de milieux socioéconomiques différents et ayant connu des fortunes diverses, ces jeunes filles plantent d'emblée le propos dans une réalité bien tangible, en plus de constituer un échantillonnage assez représentatif de la cohorte. D'une présence beaucoup moins pertinente, leurs monitrices livrent des témoignages convenus et riches en «vécus touchants», qui se recourent et finissent vite par lasser.

Dans sa forme finale, *Girls Rock!* souffre en outre d'un mal qui afflige trop de documentaires à portée sociologique: un bon sujet, de bonnes intentions, mais peu ou pas de qualités cinématographiques. On assiste ainsi, sous prétexte de coller au réel, à une succession d'images pas toujours très bien filmées, souvent répétitives et sans grande cohésion. Ce principe, la cohésion, n'est pourtant pas l'ennemi de la Vérité. En resserrant leur propos, en choisissant leurs séquences et en les disposant en un enchaînement cohérent, les réalisateurs s'en seraient trouvés avec une œuvre beaucoup plus signifiante. Dans son état actuel, le film peine à se tenir, faute de structure. Si *Girls Rock!* est entrecoupé à et à de segments en collage animé présentant différentes statistiques, l'ensemble demeure informel ou, au mieux, embryonnaire. Dommage, car ces filles-là ont vraiment quelque chose à dire et on eût souhaité pour elles une meilleure tribune.

Collaborateur du Devoir



SOURCE CINÉMA DU PARC

Girls Rock! examine la germination du rock au féminin.

Entre deux chaises

99 FRANCS
 Réalisation: Jan Kounen.
 Scénario: Jan Kounen, Nicolas et Bruno, d'après le roman de Frédéric Beigbeder. Avec Jean Dujardin, Jocelyn Quivrin, Patrick Mille, Vahina Giocante, Elisa Tovati, Nicolas Marié, Dominique Bettenfeld, Frédéric Beigbeder.
 Image: David Ungaro.
 Montage: Anny Danche.
 Musique: Jean-Jacques Hertz et François Roy.

ornières maintes fois balisées. Ce qui n'empêche pas la drôlerie de plusieurs situations et répliques (Beigbeder avait au départ le sens de la formule), surtout quand elles s'insèrent dans la veine cynique. Proche de *Fight Club* mais en moins habile, *99 francs* est porté par le charisme et la séduction de Jean Dujardin, vrai clone de Beigbeder, en mode survolté. L'interprète de *Brice de Nice* relève le défi haut la main d'être cet Octave à la fois séduisant, imbuvable et attendrissant.

Rappelons que l'action se situe dans une énorme agence de publicité parisienne, où Octave (Dujardin), coké, coureur de filles, est rédacteur. Ajoutez une faune: patrons, collègues, filles, tous plus ou moins décadents et ridicules, qui offrent quelques joutes verbales assez hilarantes. Le cynisme est roi dans un milieu où tout se vend, mais Octave voit sa vie basculer: une histoire d'amour qui tourne mal, une campagne de pub pour le yaourt Danone qui vire en eau de boudin. Voilà

qu'il décide de mordre la main publicitaire qui le nourrit.

Avec sa salade de saison, l'univers de Beigbeder (tout comme celui de l'écrivain Michel Houellebecq) est novateur à très court terme: un an ou deux, pas plus. Le temps de le porter à l'écran, hop! Le voici dépassé.

99 francs, parfois moins noir que le roman (la scène du meurtre aux États-Unis devient un accident), se veut aussi plus militant antipub que le livre, mais son message semble en définitive plus naïf qu'autre chose. Jan Kounen, cinéaste de *Doberman* et de *Blueberry*, influencé par Jeunet et Caro (mais en plus trash), a réalisé beaucoup de films publicitaires, d'où ce rythme trépidant collé souvent au clip, qui amuse mais finit par exaspérer. Il lance des images à la volée, les entrecroque, compense une caméra assez laide par

le surréalisme de plusieurs scènes et une pulsion de modernité lancée vers sa catastrophe.

Kounen multiplie les références cinématographiques: la première et la dernière image (pub idyllique sur une plage tropicale) sont empruntées à *Barton Fink*, des frères Coen. Des musiques d'il était une fois dans l'Ouest, d'*In the Mood for Love* appuient les émotions correspondantes: affrontement ou amour, etc. Il y a de bonnes idées, même si certains gags visuels tombent à plat: les caméos de Beigbeder, par exemple.

La seconde partie, qui prend de vraies libertés par rapport au roman, aligne les dénouements jusqu'à plus soif, se cherche désespérément un ton et s'entortille dans l'amas de ses fils. On a décroché depuis belle lurette. Dommage!

Le Devoir

ODILE TREMBLAY

99 francs est de ses films français qui possèdent une valeur commerciale mais s'essouffent, tentent de marier cynisme et dénonciation sociale mais finissent par s'affaler entre ces deux chaises.

Alors que le roman de Frédéric Beigbeder avait, au tournant du millénaire, jeté un pavé dans la mare en révélant les dessous du monstre publicitaire, le film emprunte ici des

IL S'EN PASSE DES CHOSES AU PARC !
 Tous les soirs à 19h00
Helvetica « Un chef-d'œuvre de design. »
 Tous les jours à 17h00 et 20h30
GIRLS ROCK! « Un must pour les filles de tout âge et les amateurs de rockumentaires. »
 version originale espagnole, S.-T.F. 19h15 / S.-T.A. 21h00
XXX « Le cinéma argentin, une fascinante vitalité. »
39 PALMES D'OR DERNIÈRE SEMAINE POUR LES GRANDS PRIX DE CANNES !
 3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT
CINÉMA DU PARC
 3575 Du Parc 514-261-1900
 www.cinemaduparc.com

FESTIVAL DE CANNES
 PRIX DU SCÉNARIO - PRIX DU JURY OCUMÉNIQUE
GAGNANT DE 4 LOLA
 MEILLEUR FILM - MEILLEUR RÉALISATEUR
 MEILLEUR SCÉNARIO - MEILLEUR MONTAGE
 ★★★★★
 « Une fresque remarquable (...) que le spectateur ressentira dans sa chair tellement le portrait est émouvant. Et juste. Bien plus qu'un excellent long métrage. De l'autre côté est en effet un film important. »
 Marc-Antoine La Presse
DE L'AUTRE CÔTÉ
 RÉALISÉ PAR FATIH AKIN
 V. ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
 EX-CENTRIS tous les jours: 14-45 - 17-05 - 19-20 - 21-35
 V. ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
 CINÉMAS AMC tous les jours: 13-10 - 18-10 - 19-00 - 21-55
LE FORUM 22

« Le résultat est une excellente surprise... »
 LE PARISIEN
 « C'est remarquablement filmé et superbement interprété... »
 BRAZIL
99F
JEAN DUJARDIN
 UN FILM DE JAN KOUNEN
 JOCKEY QUIVRIN PATRICK MILLE VARIHA BIOCANTTI ELISA TOVATI NICOLAS MARIÉ
 EN COOPÉRATION AVEC PÉRIKÈS BERGÈRE
À L'AFFICHE!
 CINÉMAS AMC QUARTIER LATIN
 CINÉMA Bonaventure
 BOUCHERVILLE GATINEAU SHEBROOKE
 LE CLAP CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

APRÈS LA VIE DES AUTRES
 LES FAUSSAIRES ET DE L'AUTRE CÔTÉ.
 LE NOUVEAU FILM ALLEMAND ACCLAMÉ DANS LE MONDE ENTIER.
 GERMANY AWARDS 2007
 Meilleur film - Meilleure actrice
 MEILLEUR FILM Festival de Shanghai
 PRIX DU PUBLIC Festival de Reykjavik
 MONICA BLEIBTREU
 HANNAH HERZSPRUNG
QUATRE MINUTES
 UN FILM DE CHRIS KRAUS
 SVEN PIPPING RICHY MÜLLER JASMIN TABATABAI
 STEFAN KURT VADIM GLOWNA NADJA UHL
DÈS LE VENDREDI 13 JUIN!

LE ROYAL BALLET PRÉSENTE EN HD
 ROYAL OPERA HOUSE
 OPUS ARTE
LES CONTES DE Beatrix Potter
 Un ballet pour toute la famille!
 Le dimanche 8 juin - 13h à Ex-Centris
Billets en vente dès maintenant!
 20\$ (adultes) / 12\$ (14 ans et moins)
 exCentris DigiScreen
 EX-CENTRIS 1536, boul. St-Laurent, Montréal (Québec) H2X 2V1
 (514) 847-2206 / www.excentris.com

QUE SE CACHE-T-IL DERRIÈRE LE SCANDALE DES PHOTOS D'ABOU GHRAÏB?
 DU RÉALISATEUR DE «THE FOG OF WAR», LAURÉAT AUX OSCARS
 ★★★★★
 INSTRUCTIF ET IMPERTURBABLE!
 «UNE EXPÉRIENCE PUISSANTE»
 -Jeffrey Lyons, NBC/Reel TALK
 «INTENSE ET INOUBLIABLE»
 -Richard Corliss, TIME MAGAZINE
GAGNANT OURS D'ARGENT FESTIVAL DU FILM DE BERLIN 2008
TRIBECA SÉLECTION OFFICIELLE 2008
PROCÉDURES STANDARD
 version française de STANDARD OPERATING PROCEDURE
 WWW.SONYCLASSICS.COM participant métropole
À L'AFFICHE!
 version originale anglaise avec sous-titres français
 EX-CENTRIS tous les jours: 14-45 - 17-05 - 19-20 - 21-35
 CINÉMAS AMC QUARTIER LATIN
 BOUCHERVILLE GATINEAU SHEBROOKE
 LE FORUM 22
 VOYEZ LA BANDE ANNONÇE AU WWW.STANDARDOPERATINGPROCEDUREMOVIE.COM

«Ce que Robin met en lumière dans ce documentaire fouillé est extrêmement perturbant.»
 -Aleksi K. Lepage, La Presse
 «Une sorte d'Erreur boréale qui cible cette fois une multinationale accusée de faire main basse sur l'alimentation planétaire.»
 -Louis-Gilles Francœur, Le Devoir
 «Enfin, un éclairage inédit sur Monsanto... Le résultat est percutant...»
 -Valérie Lesage, Le Soleil
 UN FILM DE Marie-Monique Robin
LE MONDE SELON MONSANTO
 DE LA DIOXINE AUX OGM, UNE MULTINATIONALE QUI VOUS VEUT DU BIEN
 www.onf.ca/lemondeselonmonsanto
PRÉSENTÉ À L'AFFICHE
 VERSION FRANÇAISE
 EX-CENTRIS CINÉMAS AMC QUARTIER LATIN
 BOUCHERVILLE GATINEAU SHEBROOKE
 LE FORUM 22
 CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CINÉMA

Un ange cornu aux ailes de satin

ANGEL

Écrit et réalisé par François Ozon, d'après un roman d'Elizabeth Taylor. Avec Romola Garai, Michael Fassbender, Lucy Russell, Sam Neill, Charlotte Rampling, Jacqueline Tong, France-Angleterre, 134 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Depuis dix ans, chaque nouveau long métrage de François Ozon reçoit invariablement un accueil tranché: on adore ou on déteste avec un égal enthousiasme dans l'éloge ou dans l'insulte. On aime se répandre sur l'humour noir (*Gouttes d'eau sur pierres brûlantes*, *8 Femmes*) ou l'étrangeté de l'entreprise (*Sitcom*, *Les Amants criminels*). Sur-tout, on se repaît de la forme très achevée (*Swimming Pool*, *5 x 2*), on admire les plans aussi admirablement cadrés que composés. Pour plusieurs, toutefois, cette inclination ne fait qu'exacerber un manque criant de substance. On parlera volontiers de beauté sans âme, de drame sans émotion. À ces reproches, on serait tenté d'opposer *Le temps qui reste*, en vain sans doute.

Plus *8 Femmes* que *Sous le sable* (quoique), *Angel* est un autre portrait de femme logeant à l'enseigne de l'étrangeté et de la folie, qui se situe résolument dans la veine kitsch de l'auteur. La femme du portrait, c'est Angel Deverell, une adolescente du XIX^e siècle décidée à devenir une star de la littérature. Et c'est ce qui se produira, malgré une prose ampoulée et des critiques assassines (une boutade?). Avec le succès vient la richesse et avec cette dernière, l'amour, dans cet ordre. Et comme il ne saurait être de mélo sans drame, Angel devient le témoin de son mariage raté, de son existence insipide puis de sa déchéance, emmurée dans sa demeure vétuste, oubliée et folle, telle l'héroïne gothique d'un de ses mièvres ouvrages.

Si les clins d'œil y sont nombreux (*Gone With the Wind*, *Rebecca*, *The Heiress* et le *Madame Bovary* de Minnelli), *Angel* s'avère davantage une relecture du mélodrame qu'un hommage au genre, contrairement, par exemple, à *Far From Heaven*, de Todd Haynes.

Dans le rôle-titre, qu'on imagine-rait injouable, Romola Garai (*Atonement*) est épatante, à la fois intense et désincarnée. Lucy Russell (*L'Anglaise et le Duc*) fait également forte

impression dans le rôle de Nora, la belle-sœur dévouée. En bellâtre tourmenté, Michael Fassbender convainc. Sam Neill et Charlotte Rampling, l'éditeur et son épouse cynique, ajoutent quant à eux un supplément d'intelligence et de panché à l'entreprise.

De prime abord, le film s'annonce aussi rebutant que l'héroïne qu'il met en scène. On se demande alors ce qui a poussé Ozon à adapter cet obscur roman d'Elizabeth Taylor (non, pas l'actrice), lui-même basé sur l'histoire d'une véritable romancière mais sonnante surtout comme du mauvais Henry James (aucun titre ne me vient). Antipathique et narcissique, jolie sans être belle, Angel dérive aussi bien de Kate, de *Wings of the Dove*, que de Catherine, de *Washington Square*. Sauf qu'au final, Angel, la femme et le film, fascinent. Sans doute ce personnage en constant décalage avec son entourage, les modes et son époque aura-t-il eu le même effet sur François Ozon. Ou alors c'est que la perspective de tourner un roman Harlequin déjanté avec une distribution respectable était tout bonnement irrésistible.

Collaborateur du Devoir



Michael Fassbender et Romola Garai dans *Angel*, de François Ozon

SOURCE FILMS SEVILLE



François Ozon sur le plateau de tournage de *Angel*

SOURCE FILMS SEVILLE

François Ozon ou l'imaginaire comme réalité

Les ressemblances et similitudes que l'on se plaît à observer, d'une œuvre à l'autre, sont le lot des artistes conséquents. Ainsi, on ne s'étonnera pas de trouver dans *Angel*, de François Ozon, certains recoupements avec ses films précédents.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans *Swimming Pool*, Charlotte Rampling jouait Sarah Morton, une écrivaine douée mais en panne d'inspiration. Dans *Angel*, Romola Garai campe Angel Deverell, une jeune auteure prolifique... mais sans talent. «Après le tournage très exigeant de *8 Femmes*, je ne me sentais pas prêt à affronter une autre grosse production, j'ai donc préféré tourner *Swimming Pool*, qui s'est tout de même réalisé dans la mouvance de ma lecture du roman [Angel] d'Elizabeth Taylor. Dans *Swimming Pool*, la relation entre Sarah et son éditeur découle de cette lecture. Et dans les deux cas, il s'agit d'autoparodies cachées. Ça m'intéresse toujours de montrer le processus de la création. Dans *Swimming Pool*, je montrais comment l'imaginaire de l'artiste se mêle au réel afin de faire exister un livre, alors que dans *Angel*, on a affaire à une artiste qui mélange un peu trop les deux.» De fait, Angel Deverell suivra obstinément, et jusqu'à la fin de sa vie, la trajectoire de ses héroïnes romanesques.

Au-delà des apparences

À l'instar des Jezebel, Scarlett O'Hara et Emma Bovary qui l'ont précédée, Angel Deverell se présente initialement comme un personnage antipathique dont la profonde humanité se révélera dans le malheur. Sachant cela, on comprend sans peine qu'Ozon a choisi d'inscrire le film dans la veine kitsch de son œuvre, les trois héroïnes susmentionnées ayant prêté leurs déboires à de flamboyants mélodrames hollywoodiens desquels le réalisateur français se réclame, ne serait-ce que le temps d'un film.

S'il affirme les avantages de l'expérience, ce traitement visuel luxuriant demeure tout à fait synchronisé avec celui privilégié dans *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes* et *8 Femmes*. De fait, le cinéaste propose généralement une approche plus fantaisiste en matière de contexte historique, tandis que le présent jouit d'un traitement beaucoup plus sobre, quoique tout aussi stimulant en regard de son esthétique. «Ce qui m'intéressait ici, c'était de montrer la vie telle qu'Angel se la représente. Pour illustrer le parcours de cette jeune

filie qui confond sa vie avec la fiction, il fallait que moi, en tant que metteur en scène, je suive son point de vue, que je l'adopte. D'où, à certains moments, ces effets de distanciation, comme le recours aux projections lors de balades en voiture, par exemple. Il me semblait que le recours à ces procédés était une bonne façon de montrer qu'Angel vit dans un monde imaginaire. Et c'est vrai que dans mon cinéma, il y a deux veines. Il y a un cinéma qui est très épuré, très réaliste et qui essaie de suivre au maximum les personnages en étant en empathie avec eux, en les accompagnant, comme dans *Sous le sable* ou *Le Temps qui reste*, et il y en a un autre qui est plus dans la distanciation, dans la théâtralité et dans une forme d'artifice. L'idée, dans ces films-là, est de faire émerger la vérité du personnage dans l'artifice, parce que ce sont souvent des personnages qui vivent plus dans leur imaginaire que dans le réel. Mais d'une certaine manière, *Sous le sable* raconte un peu la même chose qu'Angel: les deux films présentent une femme qui ne veut pas accepter la réalité.»

Angel a pris l'affiche en France il y a tout juste un an. Bien reçu, dans l'ensemble, par la critique, le film n'a malheureusement pas trouvé son public. «Les gens n'ont peut-être pas bien compris pourquoi je faisais un film en anglais. C'est une démarche qui n'est pas très populaire, à moins de travailler avec des stars. Or moi, j'ai pris le parti d'employer de jeunes acteurs anglais inconnus et qui, à mon avis, étaient les meilleurs pour les rôles. Je crois toujours que c'était la bonne décision, même si le pouvoir d'attraction du film s'en est trouvé réduit. Il y a peut-être aussi le fait que le spectateur est toujours gêné quand un film s'intéresse à un artiste qui n'est pas un génie. Ce sont justement ces failles qui m'intéressent. Sauf qu'une partie du public se demandera peut-être pourquoi elle devrait s'intéresser à un écrivain nul! J'ai saisi l'occasion de présenter une artiste qui vit une période de gloire puis sombre dans l'oubli. Peut-être n'était-ce pas un sujet suffisamment universel, ou alors c'est quelque chose qui touche peut-être plus les artistes eux-mêmes... J'ai été surpris, en France, de recevoir autant de commentaires de confrères cinéastes, et même d'écrivains, qui ont été extrêmement touchés par le film et cette réflexion sur ce que c'est que d'être un artiste et ce que signifie la reconnaissance de son vivant.» Peut-être les cinéphiles québécois seront-ils davantage intrigués que leurs homologues français? On le souhaite ardemment, car Angel Deverell, dans toutes ses splendides imperfections, est une héroïne fascinante, et le film qu'a bâti autour d'elle François Ozon l'est tout autant.

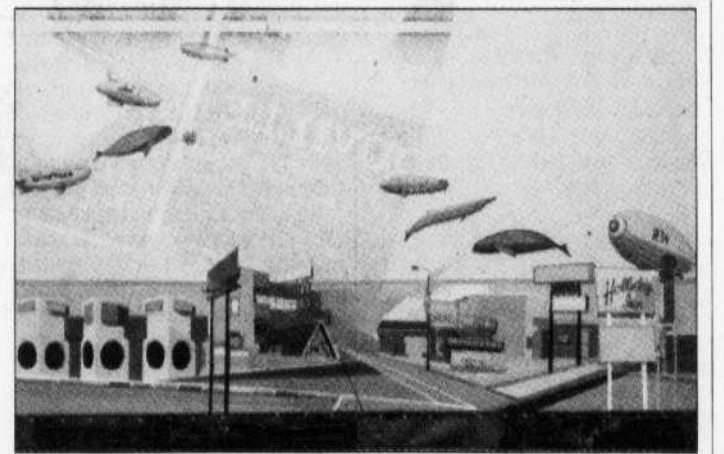
Collaborateur du Devoir

Publicité

Expositions

Musées & Galeries d'art

SYLVAIN BIGRAS
PAUL BOURGALT
ÁNGEL MATEO CHARRIS
MARC CINQ-MARS
VINCENT CORPET
SALVADOR DALÍ
SOPHIE DEFRANCESCA
SARINDAR DHALIWAL
ARIANE DUBOIS
ANGELA GROSSMANN
MARIA GUILBERT
ISABELLE GUILLARD
CAROLINE LINDSAY HART
ZHANG HE
JEAN-PAUL JÉRÔME
DENNIS JONES
HENRY MOORE
ZOYA NIEDERMANN
JAVIER PULIDO
FÉLIX ROULIN
JEAN-PIERRE RUEL
DOMINIK SOKOLOWSKI
SUSAN SZENES



SUSAN SZENES, MOTEL STRIP, 2008, TECHNIQUES MIXTES SUR BOIS, 114 X 178 CM

ART CONTEMPORAIN
CANADIEN ET INTERNATIONAL
1329, AVENUE GREENE, WESTMOUNT, QC
T. 514.846.1515
WWW.GALERIEDESTE.COM

**GALERIE
D'ESTE**

IEGOR
HOTEL DES ENCANS

L'ART DES
VENTES AUX
ENCHÈRES

PROCHAINE VENTE AUX ENCHÈRES:
17 et 18 JUIN 2008
EXPOSITION
Du jeudi 12 juin au mardi 17 juin, de midi à 17h00

Établie en 1983, IEGOR HOTEL DES ENCANS est devenue la première maison de ventes aux enchères francophone au Québec. Aujourd'hui, elle compte plus de 45 000 clients et réalise régulièrement des records de vente autant dans l'art canadien qu'international. Durant ces 25 dernières années, l'amour et la passion de l'art des collectionneurs, galéristes et antiquaires ont permis à cette dernière de devenir la première maison de ventes aux enchères du Québec et l'un des chefs de file au Canada.

Venez profiter de notre expérience et de notre expertise dans l'évaluation et la vente de vos biens, et assister à l'une de nos nombreuses ventes aux enchères, au sein de notre majestueuse salle de ventes, lauréates de plusieurs récompenses de protection du patrimoine.



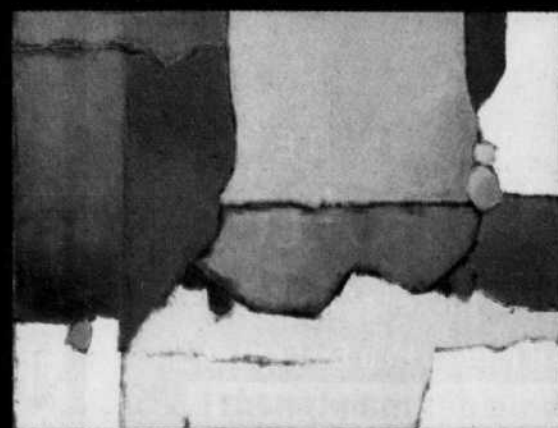
FRÈRE, Pierre-Édouard (1819-1886)

Tél. 1 (514) 344-4081
Fax: 1 (514) 344-4125

iegor.net

872 Rue Du Couvent
H3C 2R6 - Montréal

Jean-Jacques Duval



BEAUX-ARTS DES AMÉRIQUES
COLLINS LEFEBVRE STONEBERGER

4928 rue Sherbrooke-Ouest
www.collinslefebvrestoneberger.com